

FR
AL54

Maintenant



MT - - 6546-129
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
1700, RUE ST-DENIS
MONTREAL 129 QUE

la sexualité

75 cents

no 117

juin/juillet 1972

sommaire

-
- 4 Conception chrétienne du corps
Vincent Harvey
-
- 10 Le corps suspendu
Claude Saint-Laurent
-
- 15 Poèmes de Fernand Ouellette
-
- 16 La révolution sexuelle reconsidérée
Claude Crépault
-
- 23 Poèmes de Pablo Neruda
-
- 24 Pour une éducation sexuelle efficace à l'école
Jean-Marc Samson
-
- 28 La sexualité féminine . . . une dépendance?
Francine Chabot-Ferland
-
- 33 Sexualité et communication
Jules Bureau
-
- 39 Cacher et montrer le sexe
Jean-Pierre Trempe
-

N.B. Sans doute est-il apparu assez clairement au lecteur que l'article de Robert Boily sur le *Crédit Social*, paru dans notre dernière livraison (Mai 1972), avait été rédigé à partir d'une rencontre avec Monsieur Michael Stein, comme il était mentionné dans l'article même. Mais à la demande expresse du Professeur Stein, et pour répondre à ses scrupules bibliographiques, le titre de cet article devrait dorénavant se lire: "Le *Crédit Social*, une longue histoire . . . l'expression d'un profond malaise, par Robert Boily, — Interview avec Michael Stein".

juin/
juillet 1972
numéro 117

Maintenant

Mensuel publié par LES EDITIONS MAINTENANT INC. Siège social: 9820 rue Jeanne-Mance, Montréal.

FONDATEUR

Henri Bradet

DIRECTEUR

Vincent Harvey

ADJOINTS A LA DIRECTION

Hélène Pelletier-Baillargeon, Richard Gay

COORDONNATEUR DE LA REDACTION

Yves Gosselin

SECRETAIRE DE REDACTION

Laurent Dupont

SECRETAIRE ADMINISTRATIVE

Louise Boileau

COMITE DE REDACTION

Robert Boily, Serge Carlos, Fernand Dumont,

Jacques Grand'Maison, Jacques-Yvan Morin,

Guy Rocher, Claude Saint-Laurent, Pierre Vade-

boncoeur.

CONCEPTION GRAPHIQUE:

Louis Charpentier

IMPRESSION:

Imprimerie Montréal Offset Inc.

DISTRIBUTION:

Les Messageries Dynamiques Inc.

(514) 384-6401

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

Abonnement d'un an \$ 7.00

Abonnement d'étudiant \$ 5.00

Abonnement de soutien \$10.00

N.B. Les abonnements ne sont enregistrés

qu'au reçu du versement.

Résidence du Directeur:

2765, Chemin Côte Ste-Catherine,

Montréal 250, Québec

(514) 739-2758

Courrier de la deuxième classe

Enregistrement no 1419

PHOTOS

couverture, pp 3 et 10

Mia et Klaus

page 39

LE MACLEAN, mai 1970



liminaire

Ce numéro spécial a été réalisé avec la collaboration de plusieurs professeurs de sexologie à l'Université du Québec à Montréal. Ceux-ci, pas plus que la direction de la revue, ne prétendent présenter un TEXT-BOOK dans lequel seraient traitées toutes les dimensions de la sexualité, selon les diverses approches méthodologiques actuelles en sciences humaines. Des aspects qui apparaîtront peut-être secondaires au lecteur tiennent une large place dans le présent numéro, parce qu'ils font l'objet de recherches en cours dans ce domaine. On a omis, par contre, ou plutôt remis à plus tard, l'analyse des comportements sexuels marginaux comme l'homo-sexualité, par exemple, ainsi que l'étude du célibat, de la constitution et de la permanence du couple comme tel, des nouveaux phénomènes comme les mariages communautaires, de l'avenir de la communauté familiale, etc. Quelques-uns de ces sujets ont d'ailleurs été abordés antérieurement dans la revue. Nous pensons en particulier aux articles de Claude Saint-Laurent (Maintenant, octobre 1970, no 99, *L'érotisme et la société de consommation sexuelle*, et août-septembre 1971, no 108, *Temps et consommation*) et de Jacques Grand'Maison (Maintenant, octobre-novembre 1968, no 80, *Dimensions culturelles de la sexualité*).

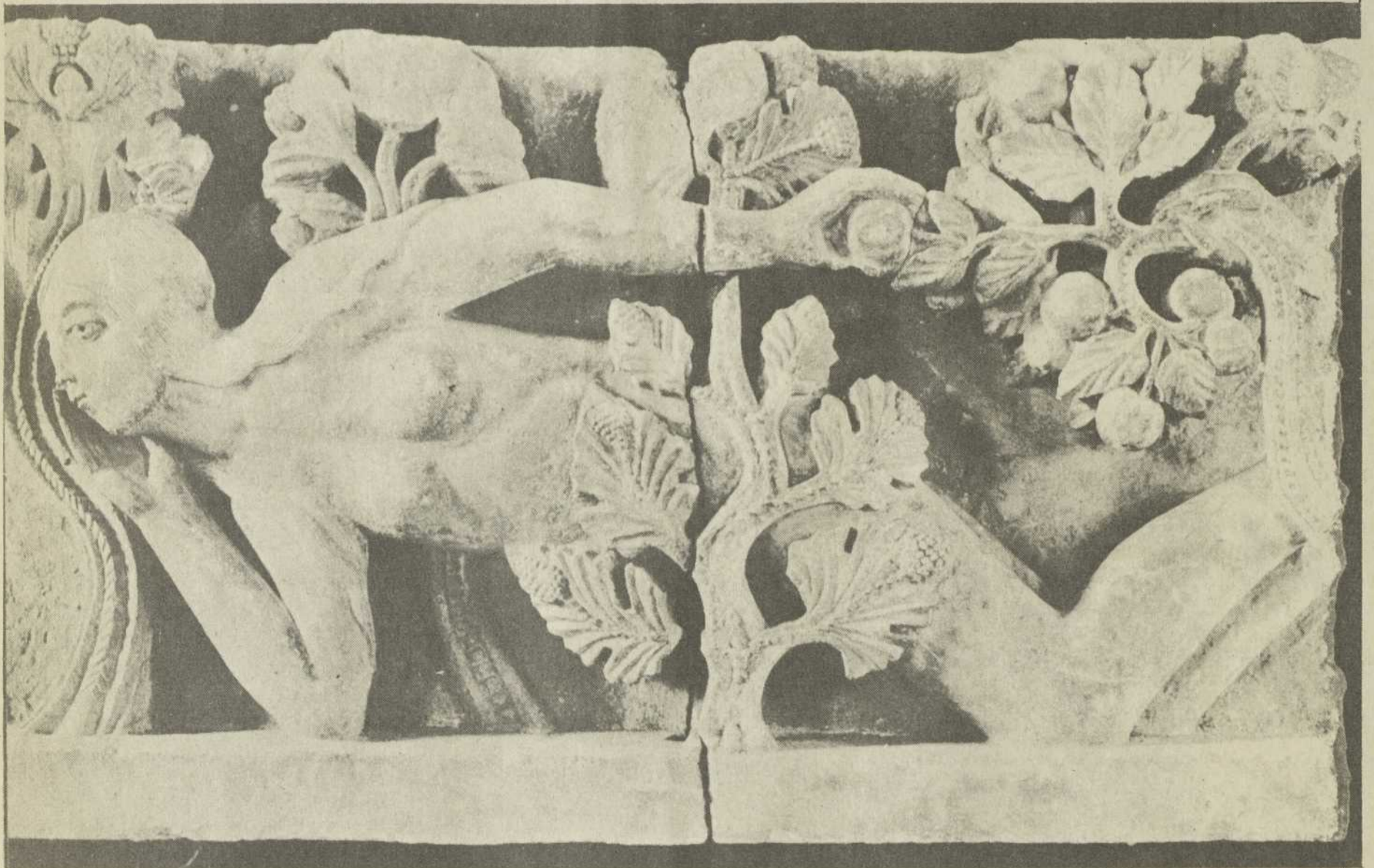
Moyennant les compléments et mises à jour nécessaires, l'ensemble pourra constituer éventuellement un ouvrage de synthèse utile au public québécois.

conception chrétienne

PAR VINCENT HARVEY

du corps

"Eve allongée" — début XIIe siècle. Musée Rolin, Autun. (L'ART SACRÉ, no 1, 1969).



Pour le chrétien, il y a sans doute une conception du corps qui découle de son espérance et de sa foi, mais il est bien difficile d'en préciser les composantes spécifiques. La raison en est que la foi est toujours reçue et comprise à travers une culture, et donc une anthropologie. La révélation biblique elle-même a été transmise avec et à travers une anthropologie caractérisée par une culture donnée, si bien qu'on ne peut déduire de l'Écriture des *notions intemporelles* sur le corps qui échapperaient aux lois d'incarnation de la pensée.

Le christianisme que nous avons vécu au Québec nous a transmis une conception assez pessimiste du corps, fortement teintée de dualisme. Les personnes de quarante ans et plus se rappellent les sermons dominicaux d'autrefois, l'enseignement religieux donné à l'école, au couvent ou au collège, les campagnes de modestie, de tempérance qui manifestaient souvent une crainte malade à l'endroit du corps, consi-

déré comme l'ennemi de l'âme. On se préoccupait précisément de *sauver les âmes*. Une paroisse comptait *X âmes*. Il serait intéressant de relever dans le langage d'autrefois, les expressions qui tendaient à reporter toutes les valeurs à l'âme dans une dialectique d'opposition au corps. La sensualité était, évidemment, le lieu du péché le plus commun et le plus à craindre, puisqu'en ce domaine tout était matière à péché mortel (donc passible de la peine éternelle): actes, touchers, pensées, désirs.

Seuls le
nocturn
uniquem
résultat
plaisan
sées et
aurait p
à l'état
mettait
nant un
sant t
n'était
la proc
devait
plaisir,
tre exc
teur. T
héritée
jusqu'à

L'âme
user d
corps,
même
mises
et de la
tenir
diktat
deven
Le cor
lieu du
le ren
impose
Dans l
tiques
entré
on de
deux
sur la
de la
rapièc
des s
avec
dispos
plus a

Cette
pour a
elle é
autres
Elle é
tions
conten
une se
discipl
rendai
et l'at

(1) et A.

Seuls les rêves et leurs conséquences nocturnes n'étaient pas **péché**, mais uniquement dans la mesure où ils ne résultaient pas d'une certaine complaisance dans les regards, les pensées et les désirs que la personne aurait pu entretenir antérieurement, à l'état de veille. Le mariage permettait le plaisir **défendu**, moyennant un protocole de règles interdisant toute fantaisie érotique qui n'était pas utile de près ou de loin à la procréation. Le devoir conjugal devait toujours l'emporter sur le plaisir, ce dernier ayant besoin d'être *excusé* par un bien compensateur. Telle était la doctrine officielle héritée d'Augustin et transmise jusqu'à ces dernières années.

L'âme devait donc constamment user de vigilance à l'endroit du corps, ne pas le laisser gambader même à l'intérieur des limites permises de l'affection, de la sensibilité et de la rêverie, mais toujours bien le tenir en laisse et lui imposer les diktats de la raison. Bien mâté, il devenait un bon serviteur de l'âme. Le corps pouvait aussi devenir le lieu du mérite par l'ascèse, le jeûne, le renoncement, les souffrances imposées ou subies avec résignation. Dans les monastères, toutes ces pratiques étaient de règle. Quand je suis entré chez les dominicains en 1947, on devait se *donner la discipline* deux fois par semaine, on couchait sur la dure, on portait des vêtements de laine rude (pas trop blancs et rapiécés, c'était encore mieux!) et des silices (bracelets et ceintures avec pointes de fer) étaient à la disposition des plus fervents ou des plus avancés en spiritualité.

Cette mortification du corps avait pour ainsi dire valeur en elle-même: elle était expiation pour soi et les autres, source de grâce et de salut. Elle était, en outre, une des conditions indispensables à l'étude et à la contemplation. Une imagination, une sensibilité et une affectivité bien disciplinées dégageaient l'esprit et le rendaient libre pour la concentration et l'abstraction métaphysique. Ce

lien entre philosophie et maîtrise de soi remonte à l'antiquité.

Pour les philosophes grecs, notamment Platon et Plotin, la philosophie exige qu'on s'arrache à ce corps qui est le lieu de la *distraktion* et de la *dispersion* tant intellectuelle que spirituelle. Dans sa quête de la connaissance et son ascension vers la contemplation extatique de la Vérité, l'âme doit se libérer de la prison qu'est le corps, se débarrasser de cette chape de plomb qui l'empêche de prendre son envol vers le ciel des idées. Plusieurs de ceux qui adoptaient le *genre de vie* du philosophe ou se convertissaient à la philosophie (car il s'agissait d'une véritable conversion (1), gardaient la chasteté, partageaient biens et gîte et pratiquaient l'ascèse en vue de la contemplation.

L'obstacle du corps selon Platon

Dans l'*Hortensius*, qui était une exhortation à la philosophie, Cicéron écrit: *Faudrait-il rechercher les plaisirs du corps que Platon, avec tant de raisons et de gravité, a qualifiés de "pièges, et la source de tous les maux?" Les impulsions sensuelles sont les plus fortes de toutes et donc les pires adversaires de la philosophie. Quel est l'homme qui, plongé dans cette jouissance, la plus forte de toutes, peut fixer son attention, se servir de sa raison, ou même penser à quoi que ce soit?* (passage qu'Augustin a lu dans sa jeunesse et dont il s'est souvenu toute sa vie).

Ne peut philosopher, selon Platon, quiconque n'a pas détourné son âme, non seulement des plaisirs sexuels, mais encore de tous les désirs, émotions, joies ou souffrances qui relèvent du corps: *les motifs pour lesquels ceux qui, au véritable sens du terme, entreprennent de philosopher se tiennent à l'écart de tous les désirs corporels sans exception, gardant une ferme attitude et ne se livrant pas à leur merci. La perte de leur patrimoine, la pauvreté ne leur font pas peur, comme à la foule des*

amis de la richesse; pas davantage l'existence sans honneurs et sans gloire que donne l'infortune n'est faite pour les effrayer, comme ceux qui aiment le pouvoir et les honneurs. Et alors, ils se tiennent à l'écart de ces sortes de désirs (Platon, *Phédon*, 82 c). Selon le même Platon, l'âme du vrai philosophe se tient à l'écart des plaisirs, aussi bien que des désirs, des peines, des terreurs, pour autant qu'elle en a le pouvoir. Elle calcule en effet que, à ressentir avec intensité plaisir, peine, terreur ou désir, alors, si grand que soit le mal dont on puisse souffrir à cette occasion, outre tous ceux qu'on peut imaginer, tomber malade par exemple... il n'y a aucun mal comparable au mal suprême... qui consiste dans le fait que l'intensité du plaisir ou de la peine laisse croire que l'objet de l'émotion est ce qu'il y a de plus clair et de plus vrai, alors qu'il n'en est point ainsi. C'est dans de telles affections qu'au plus haut point l'âme est assujettie aux chaînes du corps. Tout plaisir et toute peine, ajoute Platon, possèdent une manière de clou, avec quoi ils clouent l'âme au corps et la fichent en lui, faisant qu'ainsi elle a de la corporéité et qu'elle juge de la vérité des choses d'après les affirmations mêmes du corps. (*Phédon*, 83 b.c.d.). Comme l'a souligné antérieurement l'auteur (83, a), la philosophie entreprend de délier les âmes, en leur signalant de quelles illusions regorge une étude qui se fait par le moyen des yeux... des oreilles et de nos autres sens; en les persuadant de s'en dégager, de reculer à s'en servir, à moins de nécessité; en leur recommandant enfin de s'assembler, de se ramasser au contraire sur elles-mêmes, de ne se fier à rien d'autre qu'à elles-mêmes, quel que soit l'objet, en soi et par soi, de leur pensée quand elles l'exercent d'elles-mêmes et par elles-mêmes...

Tout ce qui vient du corps constitue donc un obstacle à l'ascension vers la vérité. Il faut même en arriver à se passer dans la mesure du possible de l'instrumentalité cognitive des

(1) cf. A.D. Nock, *Conversion*, ch. XI, *Conversion to Philosophy*, pp. 164-186, Oxford Paperbacks 1961.

conception chrétienne

sens pour ne se servir que de l'oeil intérieur de l'esprit.

La conversion à la philosophie — voie du salut de l'âme par identification au monde du divin auquel elle appartient — demande une ascèse beaucoup plus large que la maîtrise de la sexualité comme telle, ou de la génitalité, dirions-nous en langage moderne. C'est tout le domaine de la sensibilité et des sens qui doit être discipliné. Il faut modérer les grandes joies, autres que spirituelles, et les grandes tristesses; maintenir la sensibilité sous le contrôle de la raison, autrement elle devient une pente glissante vers la sensualité; discipliner l'imagination, cette folle du logis qui nuit à la concentration et régler la curiosité des sens qui distrait l'âme des réalités spirituelles et éternelles vers les réalités matérielles et éphémères.

Le contreponds du christianisme

Contrairement à ce qu'on croit souvent, ce n'est pas le christianisme qui a inventé l'ascèse, surtout ce type d'ascèse; les chrétiens des IV^e et V^e siècles en particulier passaient plutôt pour des gens relativement émancipés et *licencieux* par rapport aux divers mouvements gnostiques et rigoristes, dont en particulier le Manichéisme qui condamnait le mariage, exigeait la continence de ses élus et prônait le régime végétarien pour des raisons métaphysico-religieuses. Les chrétiens se devaient de rivaliser en exigences *morales* avec tous ces mouvements dont le rigorisme séduisait les foules. Ils se devaient par ailleurs de défendre la bonté du mariage et de s'opposer aux prescriptions alimentaires comme moyens par eux-mêmes de salut. Saint Paul qui ne passait pas pour le moins austère des apôtres, avait écrit que le mariage est un grand mystère puisqu'il représente l'union du Christ et de l'Eglise (Ephésiens: 5:32) et au sujet de la nourriture il avait repris l'enseignement de Jésus (*Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur; mais ce qui sort de sa bouche, voilà*

ce qui rend l'homme impur, Matthieu 15:18) dans son **Epître aux Colossiens** (2:8, 16, 21-23), en mettant ces chrétiens en garde contre l'esclavage de toutes ces prescriptions provenant de la philosophie ou des traditions juives: *Dès lors que nul ne s'avise* écrivait-il, *de nous critiquer sur des questions de nourriture et de boissons, ou en matière de fêtes annuelles, de nouvelles lunes ou de sabbats... Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas, tout cela pour des choses vouées à périr par leur usage même! Voilà bien les prescriptions et doctrines des hommes. Ces sortes de règles peuvent faire figure de sagesse par leur affectation de religiosité et d'humanité qui ne ménage pas le corps; en fait elles n'ont aucune valeur pour l'insolence de la chair* (entendons l'orgueil humain qui prétend sauver l'homme par de telles réglementations).

S. Paul avait encore écrit: *Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.* (1 Cor. 13:13). En outre, les dogmes chrétiens de l'Incarnation et de la résurrection de la chair apportaient un correctif à l'anthropologie platonicienne. D'autant plus que Jésus apparaît dans les évangiles comme un être extraordinairement humain avec une très grande sensibilité. Il avait ses amis: Lazarre, Marthe et Marie, chez qui il s'est réfugié avant de se rendre au jardin des oliviers — sans doute pour s'y reconforter. Tout le monde savait qu'il avait une préférence, parmi ses disciples, pour Jean: *celui que Jésus aimait*. A l'égard des femmes, son attitude était plutôt surprenante, voire scandalisante dans le climat social et religieux de l'époque. Ses disciples eux-mêmes ont été surpris de le retrouver causant fraternellement, au puits, avec la Samaritaine qui en était rendue à son septième mari.

Désarçonnante aussi son attitude à l'égard de la femme adultère que les défenseurs de la morale, scribes et

pharisiens, lui amènent pour le mettre dans une situation doctrinale embarrassante, puisque la loi mosaïque ordonnait la lapidation pour de tels délits! Vous connaissez le reste de l'histoire: Jésus, s'amusant à tracer des signes dans le sable les regarde, de ce regard pénétrant qui va jusqu'au fond de l'âme, et leur dit: *Que celui de vous qui est sans péché lui lance la première pierre.* Or, ils se sont tous retirés les uns après les autres en commençant par les plus vieux! Que dire de son attitude à l'égard de Marie Madeleine, la prostituée notoire? Mais Jésus a poussé plus loin le non-conformisme et l'insolence en affirmant que les prostituées précéderaient, dans le Royaume des cieux, tous ces gardiens hypocrites d'une certaine moralité et orthodoxie.

Malgré les correctifs apportés par les dogmes de l'Incarnation et de la résurrection de la chair, ainsi que par l'attitude et l'enseignement de Jésus, les mouvements gnostiques et l'anthropologie platonicienne n'en ont pas moins exercé une influence considérable sur la conception chrétienne du corps. Cette influence s'est exercée et transmise à travers le monachisme d'une part et la théologie augustinienne d'autre part.

A travers le monachisme jusqu'à nous

On trouve dans les ouvrages de Cassien (5^e siècle) qui fut le maître du monachisme occidental, un véritable traité de l'ascèse monastique compilant des expériences antérieures. Sans qu'il nous soit possible d'entrer ici dans les détails et les nuances, on peut dire en gros que cette ascèse était caractérisée par une mise en servitude du corps comme condition sine qua non de l'activité contemplative de l'âme et de son union à Dieu. Dans sa conférence sur la science spirituelle (XIV^e conférence), Cassien distingue deux sciences: la science **pratique** qui consiste dans l'extirpation des vices et la pratique des vertus, et la science **théorique** (2) qui est à

(2) il s'agit en somme de la théorie des pères grecs, cette science spirituelle des aeterna, c'est-à-dire des vérités éternelles (idées immuables) et formes des choses qui se trouvent en Dieu.

proprement parler la compréhension des réalités divines et des mystères compris dans la Sainte Écriture. Quelqu'un peut parvenir à la première sans atteindre à la seconde, mais il ne peut arriver à la seconde (la science **théorique**) sans posséder la première, c'est-à-dire cette *pureté du coeur* qui s'obtient par les jeûnes, les privations, les fatigues et les veilles, le travail et la solitude, le renoncement à tous les plaisirs des sens, le détachement à l'égard de sa famille, de ses amis, de sa patrie, etc. Si donc vous voulez élever dans votre coeur le sacré tabernacle de la science spirituelle, purifiez-vous de la souillure de tous les vices, dépouillez-vous de tous les soucis du siècle présent. Il est impossible que l'âme occupée, même légèrement, des soins envahissants de ce monde, mérite le don de la science, ou soit féconde en intelligence spirituelle, ou retienne avec fermeté les saintes lectures qu'elle a faites (Conf. XIV, **Sources chrétiennes**, 54, p. 193).

Un peu plus loin, l'auteur énumère les différentes fornications que le moine doit éviter: il y a bien sûr, la fornication de celui qui se laisse emprisonner dans les vices honteux de la chair; mais il y a aussi plusieurs sortes de fornications spirituelles comme l'idolâtrie, les superstitions païennes comme la croyance aux augures, aux présages, à l'astrologie; les prescriptions juives sur le pur et l'impur; l'hérésie, et enfin la fornication la plus subtile de toutes qui est la *divagation de l'esprit*: *Je ne dis pas seulement toute pensée honteuse, mais toute pensée inutile ou qui s'éloigne si peu que ce soit de Dieu, est, aux yeux du parfait, une très immonde fornication* (*ibid.*, p. 198). A la suite de cet enseignement de Nestoros, Cassien avoue que ses souvenirs littéraires l'empêchaient autrefois de contempler: *Avec un esprit de la sorte infecté des oeuvres des poètes, les fables frivoles, les histoires guerrières dont je fus imbu dès ma petite enfance et mes pre-*

miers débuts dans mes études, m'occupent même à l'heure de la prière. Je psalmodie, ou j'implore le pardon de mes péchés; et voici que le souvenir effronté des poèmes jadis appris me traverse l'esprit, l'image des héros et de leurs combats semble flotter devant mes yeux. Tandis que ces fantômes se jouent de moi, mon âme n'est plus libre d'aspirer à la contemplation des choses célestes (*ibid.*, p. 199).

Ces textes, vieux de 15 siècles, n'étaient pas si loin de nous, il y a une vingtaine d'années. Non pas que moines et religieux des années '40 ou '50 les aient lus. Ce serait plutôt surprenant! Mais la spiritualité et l'anthropologie qu'ils contiennent ont été transmises de façon beaucoup plus efficace (et aussi avec plus d'étroitesse d'esprit) à travers les âges par des institutions, lois et règles monastiques qui étaient encore en vigueur jusqu'à ces dernières décennies. Séparation du monde, cloîtres intérieurs, silence, *modestie des regards* (i.e. ne pas regarder même un confrère en le croisant dans les corridors), port du capuce et yeux baissés, défense de lire les journaux pendant les longues années de formation (même **Le Devoir**, imaginez!) et d'écouter la radio, bénédiction du supérieur à la sortie du cloître et à la rentrée (comme protection avant et exorcisme après), méfiance à l'égard de ceux qui prenaient trop de plaisir à écouter de la musique ou s'intéressaient à la littérature (perte de temps et distraction, disait-on). Défense de voir ses parents au parloir plus d'une fois par mois et jamais pendant l'avent et le carême, correspondance surveillée, suspicion à l'égard de toute amitié fraternelle (Voltaire avait peut-être raison de dire que *les moines vivent sans s'aimer et meurent sans se regretter*). Heureusement que le bon sens et une certaine tolérance de la part des supérieurs l'emportaient souvent sur ces règles et coutumes.

Le pessimisme d'Augustin à l'égard de la sexualité

Augustin, ce génial penseur du 5^e siècle, a joué un très grand rôle dans l'élaboration de la théologie et de la spiritualité du christianisme occidental. A travers lui également s'est transmise l'anthropologie platonicienne et néo-platonicienne. Malgré l'évolution de sa pensée au cours de sa longue carrière de pasteur et de théologien, il faut bien reconnaître qu'Augustin a conservé à l'égard du corps un certain pessimisme qu'il tenait pour une part de ses dix années passées dans le manichéisme dont il est resté marqué et de sa conversion enthousiaste à la philosophie néo-platonicienne qui a largement contribué à structurer sa pensée. Il suffit pour notre propos de signaler certains aspects de sa doctrine concernant les réalités sexuelles et le mariage, ainsi que certaines caractéristiques de sa théorie de la connaissance dans la perspective d'une contemplation et d'une sagesse chrétienne.

Augustin défend, certes, la bonté de l'institution matrimoniale contre ses anciens coreligionnaires, les Manichéens, qui le considéraient comme une invention du Principe mauvais (3), mais, selon lui, seul était exempt du péché l'acte conjugal accompli dans l'unique but de la procréation. Dans les autres cas, c'est-à-dire lorsque la femme était enceinte ou dans les périodes de non-fécondité, les relations sexuelles étaient **tolérées** pour éviter que l'un ou l'autre commettent le plus grand mal de la fornication ou de l'adultère. Un texte d'Augustin mérite d'être cité, tant pour ses formules que pour son contenu: *Il y a (pareillement) des hommes, à ce point incontinents qu'ils n'épargnent même pas leurs femmes enceintes. Par suite, tout ce que les conjoints se font entre eux d'immodeste, d'impudique, de vil est le vice des hommes, non la faute du mariage...*

(3) Pour les Manichéens, Eve a été engendrée par Satan qui a déposé en elle la partie la plus vénéneuse des puissances du mal (cf. G. Bardy, art. **Manichéisme**, dans DTC, IX, 1877) et la concupiscence de la femme pour l'homme est une arme forgée de toute éternité par l'Esprit du Mal pour vaincre l'Esprit du Bien. Par cette concupiscence, en effet, la femme entraîne l'homme à la génération, abominable sacrilège de l'emprisonnement des âmes (parcelles de la substance divine) dans la chair (Augustin, *Contra Faustum* VI 3, PL42,229), où l'on voit également le dédain des Manichéens pour les membres génitaux et l'acte conjugal.

conception chrétienne

Par suite ce que réclament la faiblesse et l'incontinence, même quand elles n'ont pas pour fin la procréation des enfants, les époux ne doivent pas se le refuser l'un à l'autre, ni le mari à sa femme, ni la femme à son mari. Cela les empêchera de tomber, séduits par Satan, dans d'ignobles corruptions, à cause de l'incontinence soit de tous les deux, soit de l'un ou de l'autre. L'acte conjugal en effet quand il a pour objet la génération, n'est pas un péché; quand il est accompli pour satisfaire la concupiscence, entre époux bien entendu et comme gage de la fidélité nuptiale, est un péché véniel. Quant à l'adultère ou à la fornication, ils sont un péché mortel. D'où il ressort que le renoncement à tout commerce charnel est préférable même aux rapports matrimoniaux qui ont pour but la génération. (Augustin, *Le bien du mariage*, VI, 6, B.A. 2, pp. 34-36)

Augustin discute longuement, dans ses divers commentaires sur les premiers chapitres de la Genèse, le mode de procréation des premiers parents dans le paradis terrestre avant leur péché. Après avoir envisagé plusieurs hypothèses, il en vient finalement à cette conclusion d'un lit conjugal immaculé, exempt de toute ardeur sexuelle et entièrement soumis au commandement de l'âme, si bien que s'ils n'avaient pas péché, nos premiers parents auraient commandé l'engendrement à la façon des autres mouvements du corps et auraient enfanté sans douleur ce qu'ils auraient conçu sans ardeur (*De Gen. ad litt.*, IX, 10, CSEL 28/1, pp. 279-280). C'est que, pour Augustin, le plaisir attaché à l'acte conjugal est un désordre de nature, donc un mal introduit dans l'homme par le péché. Cette concupiscence est, selon lui, la loi de la chair s'opposant à la loi de l'esprit dont parle Saint-Paul (*Rom.*, 7: 22-25) et elle constitue fondamentalement le péché originel, ce mal du péché dans lequel naît tout homme (*De peccator, meritis et remissione*, I, 29, 57 PL 44, 112). Pour Augustin,

en outre, c'est ce désordre de la chair dans l'acte conjugal même licite qui cause la transmission du péché originel. Rien d'étonnant alors que dans l'état d'innocence l'union des sexes pour la procréation se fût produite sans cette maladie et pour ainsi dire ce prurit de la volupté — *sine ulla molestia et quasi pruritu voluptatis* (*D. Gen. ad litt.* IX, 10).

La pratique pastorale d'Augustin est cependant moins rigide que sa théorie. Lorsqu'il théorise, il est porté par la logique d'un idéal humain et spirituel largement influencé par le néo-platonisme. Pour Plotin, ce philosophe mystique et disciple de Platon, l'âme doit s'arracher à la condition de mutabilité et de temporalité qui lui vient du corps auquel elle est liée dans son existence terrestre. Elle doit fuir ce corps et s'en abstraire le plus possible dans son retour, par la contemplation, vers son Principe immuable et éternel.

"Au lieu d'aller dehors, rentre en toi-même"

A partir du néo-platonisme Augustin a développé une théorie de la connaissance où les idées viennent de Dieu, Illuminateur et Soleil des esprits. Contrairement à la théorie d'Aristote, adoptée plus tard au 13^e siècle par Thomas d'Aquin, voulant que les idées soient une production de l'intelligence humaine à partir des réalités sensibles telles que perçues par les sens, Augustin pense que les vérités, du fait qu'elles ont un caractère immuable et intemporel (pensons même aux lois mathématiques et définitions géométriques par exemple) ne peuvent venir du monde sensible et changeant, ni de l'âme elle-même qui est elle aussi changeante dans ses états et successive dans ses activités, mais de l'Auteur immuable de toute vérité qui les dépose dans l'âme. La connaissance des mystères divins surtout est un don de Dieu à l'âme purifiée des passions et des attaches terrestres.

Augustin a exprimé sa démarche intellectuelle mystique dans plu-

sieurs formules bien frappées comme celle que nous lisons dans le *De vera religione* — De la vraie religion, 39, 72: *Au lieu d'aller dehors (i.e. vers les réalités extérieures), rentre en toi-même, c'est à l'intérieur de l'homme qu'habite la vérité; et si tu ne trouves que ta nature sujette au changement, va au-delà de toi-même. Mais en te dépassant, n'oublie pas que tu dépasses ton âme qui raisonne. Porte-toi, en conséquence, vers la source qui illumine cette lumière même de la raison.* La tradition a résumé cette démarche augustinienne dans une formule latine concise: **ab extra ad intra, ab intra ad supra** (de l'extérieur vers l'intérieur; de l'intérieur vers le supérieur).

Ces brefs rappels historiques peuvent paraître inutiles au lecteur pressé d'en arriver à des énoncés normatifs. Mais ils sont importants, à mon avis, pour comprendre notre héritage occidental qui ne comporte pas que du négatif, loin de là, à moins de le juger à partir d'une nouvelle conception de l'homme qui a, elle aussi, ses limites et peut-être ses partis pris.

Un héritage qui comporte du positif

La pensée philosophique d'un Platon et d'un Plotin était, pour une bonne part, en réaction contre le culte presque idolâtrique du corps et du corps jeune, dans l'antiquité grecque. Mais quelque ingéniosité que l'on mette à camoufler le drame humain, celui-ci n'échappe pas à une conscience un tant soit peu éveillée. L'outrage des années n'épargne personne, malgré les récentes merveilles de la chirurgie plastique. Le corps est le lieu du vieillissement; le lieu aussi de nos échecs, y compris souvent les échecs sexuels; le lieu encore où nous ressentons le plus vivement la distance entre nos aspirations et nos capacités, nos rêves et nos réalisations, notre soif d'éternité et cette fatalité de la mort (4). Aucun penseur d'aucune civilisation n'a pu échapper à ces problèmes. Les tentatives d'explications et de

(4) Les poètes, d'ailleurs, ont souvent associés désirs, amour et mort. Pour Freud lui-même, l'amour véritable n'exige-t-il pas un dépassement qui requiert entre autres le meurtre du père?

solutions varient dans l'histoire mais quand on creuse un peu derrière théories et formules, on découvre les mêmes grandes questions sur l'homme: sa destinée, son espérance illimitée de bonheur, son désir jamais comblé d'aimer et finalement la conscience douloureuse de ses limites. La personne se blase à vivre dans la superficialité, y compris celle du plaisir épidermique d'une sexualité aliénée (non intégrée) et aliénante. L'homme a un besoin déchirant de dépassement dès lors qu'il peut ou qu'on lui permet d'entrer en lui-même, c'est-à-dire qu'on lui laisse la liberté de réfléchir — ce que lui refuse la société de consommation.

C'est à mon avis, ce besoin d'intériorité et de dépassement que la philosophie platonicienne et la pensée chrétienne ont développé et maintenu vivant dans la conscience occidentale à travers des spiritualités et une anthropologie de tendance dualiste qui ont véhiculé, bien sûr, leur part de frustrations, de fausse culpabilité, de souffrances inutiles et d'inhibitions stérilisantes même sur le plan de l'épanouissement spirituel, mais qui ont également contribué à entretenir un certain nombre de valeurs et de comportements, comme le sens du travail et de la responsabilité, l'oubli de soi, le renoncement, le dévouement et la prise au sérieux de l'existence, fut-ce à cause de ses conséquences dans un au-delà.

La nouvelle anthropologie

La dualité séparatrice du corps et de l'âme semble aujourd'hui bien morte. La nouvelle anthropologie est beaucoup plus unifiante. Déjà Thomas d'Aquin, au 13^e siècle, avait fait un pas de géant en affirmant, dans le langage philosophique de l'époque, que l'âme est la forme substantielle du corps. L'auteur n'a pas explicité toutes les conséquences anthropologiques de cette affirmation. Aucun de ces disciples non plus, à ma connaissance. Mais l'intuition fondamentale était là: je suis mon corps, je suis au monde par mon corps. Mon corps n'est pas une enveloppe ou un contenant d'une *réalité éternelle*, un module de ser-

vice que je devrai larguer pour entrer dans un autre monde. Etant corps, je suis histoire, historicité, dynamisme, évolution. Etant corps, je suis aussi *être avec*, je suis communication, sensibilité, tendresse, passion, sexualité, etc. Par ailleurs, je suis aussi conscience, pensée, esprit, intériorité. On ne peut dissocier, ni dans leur être ni dans leur fonctionnement ces deux *composantes* du moi. J'existe comme corps et comme conscience en même temps et dans un même dynamisme où il y a, d'ailleurs, mystérieuse interaction. Le corps voile et dévoile l'esprit, mais l'esprit a besoin du corps pour **être en manifestant sa présence**, tout comme le langage voile et dévoile la pensée mais celle-ci a besoin du langage pour **exister en étant dite**. Bien sûr, il y a inadéquation dans un cas comme dans l'autre: le langage n'exprime pas adéquatement la pensée et le corps ne révèle pas la totalité de la conscience. Il y a à la fois lumière et opacité à des degrés variables selon les individus et les divers moments de nos existences.

Cette anthropologie ne simplifie pas les choses, au contraire elle rend encore plus mystérieux l'être de l'homme, plus dramatique l'ambiguïté fondamentale de tout notre être **conscience-corps**. Cette ambiguïté ne pourrait être éliminée, à mon avis, que si le *corporel* devenait le plus possible *spirituel* et le *spirituel* le plus possible *corporel* dans une harmonieuse réciprocité pour une plénitude de vie individuelle et collective.

On perçoit un peu dans l'art à la fois cette *carnalisation* de l'esprit et cette *spiritualisation* de la chair. Maurice Béjart affirmait dans une interview à la revue **L'art sacré** (1^{er} trimestre 1969): *La danse m'a entièrement formé spirituellement*. Ceux qui ont vu ses superbes ballets y ont sans doute perçu cette sorte de mariage libérateur de l'esprit et du corps, comme dans toute oeuvre d'art du reste.

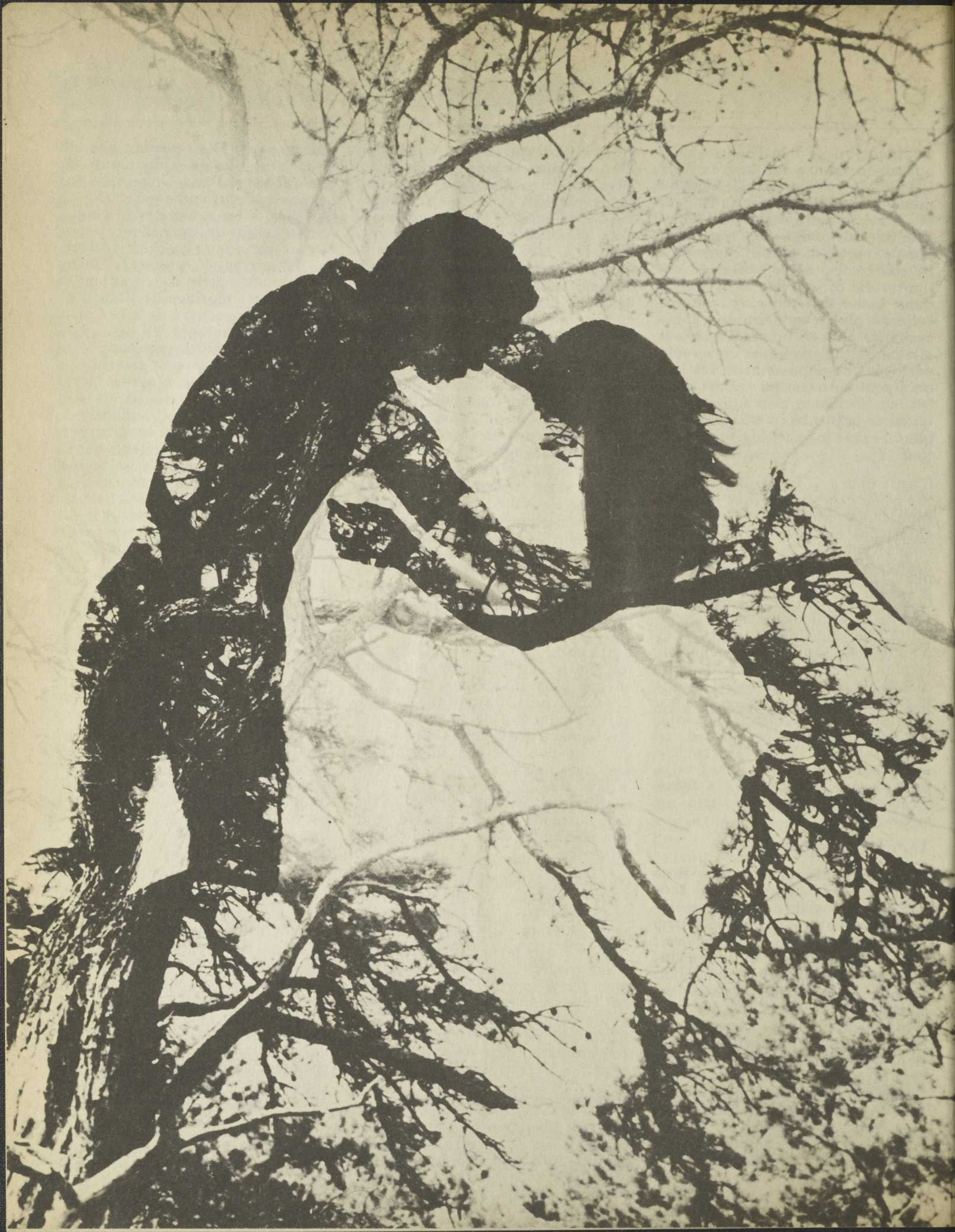
Incarnation et résurrection

Mariage libérateur de l'esprit et du corps! C'est dans cette voie que je serai tenté d'approcher le mystère de

l'Incarnation: **Dieu devenu homme pour que l'homme devienne en quelque sorte Dieu**, ou encore selon l'expression plus audacieuse d'Irénée de Lyon: *Il est devenu ce que nous sommes, afin de nous rendre capables de devenir ce qu'il est* (**Adversus Haereses**, V, préface). On ne peut, certes, voir ni comprendre comment ce mariage de l'esprit et du corps s'est achevé dans le Christ ressuscité, comment les distanciations et les tiraillements entre conscience et corps se sont résorbés ou réconciliés en lui. L'apôtre Paul parle du Christ ressuscité devenu *pneumatikos*, c'est-à-dire **Esprit de Dieu**, Esprit d'amour et créateur, tout en insistant par ailleurs sur la **réalité** du corps du Christ ressuscité. La croyance en la *résurrection de la chair* ne comporte-t-elle pas, en outre, pour le chrétien ce salut total de l'homme et donc aussi cette *glorification* du corps à l'image de celui du Christ ressuscité?

Dans la dynamique de l'espérance chrétienne, rien n'est radicalement mauvais, raté ou perdu au départ; en dépit de l'existence du péché, il n'y a pas de corps *prison* ou *chape de plomb*: ni de tabous sexuels ou sociaux, ni de codes rigides ou de prescriptions méticuleuses; mais une seule exigence, celle de l'amour qui va jusqu'à *donner sa vie pour ceux qu'on aime*. C'est à la fois plus exigeant et plus libérateur, davantage complexe et multiforme. Paradoxalement on pourrait rappeler ici l'affirmation d'Augustin: *aime et fais ce que tu veux!*

Au terme de ce trop long article qui ne fait pourtant qu'effleurer le sujet, je me rends compte de l'imprécision de mon titre: **Conception chrétienne du corps**. Il n'y a peut-être pas à vrai dire une conception chrétienne du corps, mais une espérance pour l'homme total conscience-corps qui a sa source dans l'amour et qui se construit dans et par l'amour, à travers une diversité d'expériences et de cheminements tant individuels que collectifs qui appellent un dépassement et une plénitude. ●



PAR

Les
j'ose, s
au lect
conclu
dessin
refusen
remette
la joui
point d
un mai
se doit
'dans
poète F

Nous e
cher P
poétiqu
che des
cruel a
notre c
désir.
suspens
quotidi
aimé.
rallie n
la dou
Un co
complè
corps
tivism
deven
que le
les for
matiqu

Ce cor
il ne l
résiste
menac
qui, l
dans
se pré
instru
jamais

Il faut
ture s
rassur
amou
ce qu
natio
convic
nes p
nos r
oblige
techn
souve
qui re
devai

PAR CLAUDE SAINT-LAURENT

Les quelques réflexions que j'ose, sous cette forme, présenter au lecteur n'aboutissent à aucune conclusion. Elles se perdent à dessein dans un malaise. Elles se refusent l'achèvement. Elles remettent en question le corps de la jouissance sans lui offrir un point de fuite. Peut-être y en a-t-il un mais il me semble que chacun se doit de le trouver pour lui-même "dans le sombre", comme dit le poète Fernand Ouellette.

Nous empruntons ce titre à notre cher Pablo Neruda dont l'oeuvre poétique est une incessante recherche des frontières de l'amour et un cruel approfondissement du refus de notre chair à soutenir la requête du désir. *Cuerpo suspendido*. Un corps suspendu entre le rêve et le temps quotidien, entre le souvenir et l'être aimé. Un corps entre guillemets, rallié mais non réconcilié. Revêche à la douleur, dilapidateur du plaisir. Un corps domestiqué mais jamais complètement soumis et adapté. Un corps lourd de son propre poids d'atavismes et de fatalités; d'alchimies devenues plus complexes à mesure que les biologistes déploient sur lui les formules abstraites de la mathématique moléculaire.

Ce corps est un corps d'amour mais il ne l'est que virtuellement. Car il résiste à l'emprise, à tout ce qui menace de le dilater. Dans l'espace qui lui est en trop il s'envertige; dans le temps qui lui est ménagé, il se précipite. Il vieillit et s'altère, instrument précaire d'une promesse jamais tenue.

Il faut bien le dire, toute la littérature sexologique n'arrive pas à nous rassurer complètement: le désir amoureux finit toujours par choisir ce qu'il peut, parfois avec une obstination incurable. (C'est bien là la conviction que nous imposent certaines perversions.) Quand, imbus de nos recettes faciles, nous voulons obliger le désir en lui offrant des techniques, nous sommes le plus souvent renvoyés à quelque chose qui ressemble à l'hébétude. Ce qui devait être n'a pu advenir, tout se

passant comme si le corps hétéronome obéissait à ses anciens maîtres et ne connaissait, quant à son plaisir, que des lois mystérieuses et secrètes. Certains homosexuels se marient et ont des enfants mais leur corps prêté aux moments dits à la règle procréatrice n'en reste pas moins fidèle à l'objet phallique de leur fascination infantile. Car le corps est habité de tous ceux-là qui dès le premier jour l'ont touché et manipulé, satisfait et frustré.

Il suffit à quiconque de se replier un peu, de regarder toutes paupières ouvertes dans ce sac clair-obscur qui borde notre moi-corps pour y découvrir peu à peu des êtres d'abord inconnus qui grouillent, s'affrontent en faisant des gestes que nous croyons reconnaître, en disant des paroles que nous croyons avoir entendues. La chair n'est pas seulement muscles, organes, viscères mais souvenirs et symboles. Ses mouvements et ses rythmes, une sensation, une impression soudaine nous renvoient tout à coup à l'épisode d'un récit qui n'en finit plus. Il y est entre autres question d'un enfant et d'un projet inachevé dont le terme n'apparaît parfois que dans les rêves. Il nous semble alors que l'amour ne saurait ressembler qu'à la réconciliation de tout cela avec ce que notre corps sexuel nous a appris à nommer plaisir. Mais le corps ne tient pas sa promesse.

Tu enlaças la douleur, tu t'accrochas au désir
La tristesse te renversa et tout en toi fut un naufrage

Pablo Neruda *

Il faut toujours en remettre, toujours
recourir au jeu. Un jeu où les paroles
surgissent comme des exorcismes
pour chasser l'angoisse, pour colmater
les fissures par où la culpabilité
menace d'infiltrer l'édifice de notre
amour-propre.

Mes mots, je les regarde et je les vois lointains
Ils sont à toi plus qu'à moi
Sur ma vieille douleur ils grimpent comme un lierre
C'est eux qui ont peuplé le vide où tu t'installas
Ma tristesse est à eux plus qu'à toi familière

Pablo Neruda

le corps suspendu

le corps suspendu

La satisfaction se présente alors pour ce qu'elle est, incomplète ou exaspérée, toujours marquée d'un manque.

Qu'est-ce à dire sinon que le sexuel ne se donne jamais une fois pour toutes comme une chose conquise et acquise mais comme une aspiration, la plus primitive peut-être, consubstantielle au désir et comme lui menacé d'angoisse et de culpabilité.

LE DÉSIR FONDATEUR

Avant d'aller plus loin, précisons dans des formules plus simples les allusions et les évocations métaphoriques que nous avaient inspirées les vers de Pablo Neruda.

Nous disons que le désir bien qu'il s'enracine dans des expériences originelles du corps, n'y trouve pas son repos. Plus encore, qu'il ne le trouve jamais que dans un équilibre précaire où l'imaginaire doit combler ce qui manque à la réalité physique, à l'activité sexuelle entendue dans son sens courant. En un mot, nous disons qu'il nous faut comprendre la sexualité en dépassant les conduites sexuelles. Cette compréhension nous oblige à reconnaître au passage l'existence de l'inconscient et par lui la source de l'angoisse et de la culpabilité. Nous nous avancerons d'avantage pour affirmer que cette double expérience de l'angoisse et de la culpabilité sont **dans** le comportement sexuel comme le pépin dans la pomme et qu'il est impossible de les en évacuer totalement.

En cela nous sommes bien conscient de la compagnie qui nous rejoint chemin faisant: certains moralistes chrétiens qui n'ont guère plus d'audience, un bon nombre de névrosés pour qui tout plaisir est hanté et en général la horde des pessimistes qui arpentent la planète en comptant les morts. C'est dire qu'il nous faudra accepter humblement de reprendre à notre compte certains propos ambigus, minés par les préjugés spiritualistes et dont les auteurs nourrissent à l'égard de la psychanalyse que

nous professons, les antipathies les plus vives. Pourtant, il ne nous semble pas possible à moins de tenir pour nulle la réflexion freudienne d'aboutir à d'autres conclusions. Freud s'est souvent défendu contre les généralisations optimistes de certains disciples quant aux effets de la cure psychotérique ou quant aux mouvements d'éducation sexuelle préventive. Pour lui, la découverte des causes inconscientes, essentiellement sexuelles, de la névrose et l'élaboration d'une technique particulière pour en faire la prospection n'annonçait pas une transformation de la vie mais se justifiait suffisamment par l'ouverture à la recherche scientifique d'une sphère de réalités jusque-là méconnues.

Au départ, il est vrai, les choses lui parurent assez simples. La souffrance névrotique et son cortège de symptômes et d'inhibitions, lui semblaient liés à un conflit bipolaire entre le moi, représentant des instincts de conservation et les pulsions, rejets des instincts sexuels. Le moi était une construction positive, non conflictualisée, tout uniment vouée à la défense des intérêts du sujet et de ses accointances avec la réalité extérieure. C'était même cette heureuse harmonie entre le moi et le milieu socio-culturel qui forçait celui-ci à dénoncer sinon à dénier les prétentions de la pulsion, quitte à trafiquer avec elle des compromis onéreux qui se trouvaient être les symptômes névrotiques.

L'observation de plus en plus approfondie et minutieuse des éléments complexes de la vie psychique l'amena à modifier cette première esquisse: le moi n'était pas en vérité le fidèle serviteur des besoins physiologiques et de la *réalité*. Il n'était pas simple et positif, innocent et désintéressé. Lui-même rejeton d'une désincontration des pulsions et des besoins, apparu à la surface exposée aux revendications opposées des instincts et du réel, le moi se trouvait être comme une projection du corps, objet d'amour de la libido, organisation composite des diverses

identifications aux objets du désir. Sa relation au corps se compliquait presque inextricablement. Le conflit humain ne pouvait plus se concevoir comme une opposition simple entre le moi-réalité et les exigences pulsionnelles, entre les besoins conservateurs du corps individuel et les requêtes des instincts sexuels voués au service de la reproduction et de l'espèce. Le moi se disputait le corps avec les pulsions mais dans un rapport complexe puisqu'il pouvait comme moi-réalité plier ce corps aux exigences fonctionnelles des tâches indispensables à son adaptation mais comme **moi-plaisir**, le solliciter dans un but de satisfaction narcissique. Cette double polarité du moi instituait un conflit permanent au niveau le plus organisé de l'institution psychique. Selon le moi-plaisir tout devait aboutir tout le temps à la résolution de la tension; selon le **moi-réalité**, la pulsion devait de plier à ce qu'on peut nommer *raison et bon sens*.

Freud avait noté que le nourrisson, aux prises avec l'intolérable frustration, avait recours à un expédient (la satisfaction hallucinatoire) par lequel il remplaçait l'objet réel de sa convoitise par une représentation visuelle. Ce premier délire de satisfaction signalait l'entrée de l'appareil psychique dans le destin personnel du sujet. Le problème se posait dès lors de savoir ce qui permettait à ce même appareil de maintenir l'équilibre ou la quiétude dans sa province dès lors que le **moi-réalité** s'engageait désormais à tenir compte de la réalité extérieure, c'est-à-dire des règles d'identité et de causalité au détriment de la pression constante de la pulsion. Le principe de plaisir se trouvait-il derechef révoqué et aboli? Non point. Le plaisir dorénavant se construisait une réserve (que Freud compare aux grands parcs américains) où l'imaginaire pourrait venir folâtrer pour élaborer des chimères, évoquer des réalités intermédiaires, se représenter des stratégies par lesquelles, plus tard, il arriverait à déjouer les impératifs de l'Ananke. Du coup, le

monde de la rêverie et de l'imagination se trouvait inclus dans la totalité de l'humain. Il prenait place du côté du rêve nocturne mais plus près du moi vigile, toujours disponible, toujours accueillant dès lors que nous tentons de concilier la pression du désir et les limites de notre quotidienne réalité.

Il restera à Freud d'élaborer dans de vastes fresques anthropologiques les conséquences de ces propositions qui jouent dans l'art et la science un rôle particulièrement important. Dans la pratique psychiatrique, cet équilibre fragile entre les deux polarités du moi et les impatiences du désir deviendra le champ de compréhension de certaines maladies dites psychosomatiques.

Nous avons parlé de désir. Nous l'avons vu à l'oeuvre à la façon d'un mouvement allant d'une satisfaction déjà éprouvée à une autre qui reste virtuelle mais que la frustration rend encore plus impérative. Chez l'être humain, tout se passe en effet d'une façon bien singulière. Le petit de l'homme est prématuré: il reste en tutelle pendant de nombreuses années avant de pouvoir assumer la direction et la coordination de ses activités autonomes. Pendant toute cette longue période de dépendance, il est l'objet d'une sollicitation amoureuse qui aura pour effet principal d'exacerber le désir, de l'entraîner dans toutes les directions du corps. De plus, cette singulière situation l'amène à investir dans son objet de dépendance, la mère ou son substitut, le plus gros de son intérêt et d'attendre de cette source la satisfaction pleine et entière de ses pulsions (perverses et polymorphes souligne Freud). Il n'en sera rien ou plutôt là comme ailleurs la satisfaction devra connaître des limites. Nous savons depuis le récit exemplaire de l'analyse du petit Hans que la frontière la plus abrupte, l'interdit le plus catégorique et aussi le plus cuisant pour l'orgueil de l'enfant sera représenté par la préemption du père. Et alors la première aventure amoureuse de l'enfant devra échouer dans son dessein initial. Et pourtant quel amour! Le

seul certainement où le corps entier est envoûté, où toutes les surfaces, tous les orifices, tous les organes d'expression, tous les appareils sensoriels sont tour à tour élus comme lieux privilégiés d'échanges érotiques. Au lieu que d'aboutir à la possession du seul être que l'enfant ait désigné à ses passions, il doit renoncer au profit d'un rival inexpugnable à qui il lui faudra, sous peine de n'être rien, devenir un peu comme lui. C'est en intériorisant les règles mêmes qui lui auront valu son échec que l'enfant accédera à nouveau à la réalité mais cette fois à une réalité génitale où la maîtrise de ses organes d'identité, de son corps propre, lui assurera une orientation autonome et active.

ET LE SEXUEL?

On voit donc que si le désir s'empare de tout pour le réduire à sa seule règle qui est le plaisir, il doit compter avec des protagonistes qui lui rendent difficile son libre cheminement. Dans son décours difficile, le désir doit *s'humaniser*, se replier, attendre, substituer et finalement renoncer à son objet d'élection. Son allié le plus intime, le moi-plaisir se trouve lui-même sujet à des avanies incessantes, contraint à des compromis, impuissant à satisfaire par lui-même et en lui-même les exigences de la demande. Le narcissisme trouve sa limite à la surface immédiate du corps et risque en s'exerçant sans limite de verser dans la néantisation du monde et dans la destruction du moi-réalité.

C'est là la première donnée du sexuel: un terrain limité qui va du moi envoûté à l'objet substitutif, c'est-à-dire de l'amour de soi à l'amour d'un autre dans un échange inégal et complexe où surgit constamment la Sirène du souvenir infantile. Ce qui, au niveau conscient paraît être une équation simple, un sujet désirant face à un objet convoité, s'avère dans ses coordonnées inconscientes une proposition très complexe.

Du côté du sujet, on observe d'abord un premier niveau de conflit qui

tient à ce que le moi n'a pas du corps une possession tranquille et positive. Le moindre surgissement de la pulsion le retourne, pour ainsi dire à l'envers. Qu'on songe aux émois sexuels des adolescents. Toutes ses parties n'arrivent pas à rejoindre l'aspiration amoureuse dans un élan harmonieux vers son objet. Certaines résistent et se refusent en faveur de jouissances anarchiques. Certaines restent soumises à des objets d'amour antérieurs, d'autres demeurent sidérées par les interdits promulgués jadis lors des conflits infantiles. Alors que les organes spécifiques de la jouissance entrent d'emblée dans le projet amoureux, d'autres plus secrets se consacrent à des jeux inconscients d'opposition. C'est ainsi, par exemple, qu'apparaissent à l'occasion de la vie sexuelle conjugale certains troubles des fonctions rénales et vésicales chez l'homme et chez la femme et des perturbations fonctionnelles des organes reproducteurs. Tout un chapitre de la pathologie des organes internes bas trouve son origine dans cette étrange conjoncture.

Certaines atmosphères, certaines odeurs, la seule vue du corps dans des positions que l'enfance avait marquées de réprobation arrêtent encore le désir sans que le sujet le puisse savoir. Plus encore le moi s'abîme dans le deuil de ses parties corporelles malades ou mal faites et refuse que sa libido, énergie du désir, le quitte au profit de l'objet qui le sollicite. Ailleurs, le génital se manifestera seul dans une donnée mécanique de pure décharge de façon à exclure des zones érotiques enferrées par l'angoisse. Le sujet peut aussi jouer de son objet comme d'un appendice narcissique réduisant alors l'échange à un rituel masturbatoire toujours voué à l'automatisme le plus primitif. Ce ne sont là que des exemples; nous pourrions creuser davantage le puits de la mémoire somatique et découvrir d'autres blessures, celles-là plus anciennes, encourues aux époques de la sexualité orale et anale et qui laissent en chacun de nous des cicatrices mutilantes. Ces avatars interdi-

le corps suspendu

sent toujours que le corps vécu soit jamais le corps d'amour parfait.

Si l'on regarde maintenant du côté de l'objet d'amour on ne peut se retenir de voir non plus seulement l'angoisse narcissique ou la culpabilité qui menacent le corps imparfait mais cette fois le conflit avec l'objet insuffisant. Nos rêves en sont pleins. Nous sommes tous polygames, pervers, nymphomanes et mégalomanes — à tout le moins au niveau de nos aspirations amoureuses. L'attachement à un seul objet à quelque moment que ce soit résulte d'un compromis où il entre une part de réprobation et d'éducation que le moi et son censeur (idéal du moi et surmoi) ont réussi à imposer au désir amoureux. L'inconscient n'a pas d'autre morale que la décharge et pas d'autre loi que la répétition. Que les expériences sans cesse revécues de la frustration et que la résistance du réel soient parvenues à nous apprendre à ordonner ces automatismes, constitue en soi une grande victoire du moi humanisé. Mais cette humanisation est liée à l'identification à nos premiers objets d'amour dans une situation prolongée de dépendance. Durant cette période l'autre (père, mère) était vécu comme parfait et infiniment désirable. C'est bien pour cela que le drame oedipien acquiert de telles résonances dans la structuration du conflit humain essentiel. L'enfant que nous avons été a aimé d'un amour mortel l'objet de son désir sexuel, exercé à même tous les organes porteurs de plaisir. Le corps entier est entré dans cette passion et, le jour où il a fallu céder au profit du moi, l'objet unique de la convoitise, le souvenir en a été gravé ineffaçablement. Toutes les amours qui suivront seront à quelque degré marquées par ce sacrifice et par l'espoir de le dénoncer comme un scandale de la loi d'airain. Si nous devons, pour nous en convaincre, faire appel à quelque témoignage, il suffirait d'écouter les confidences du névrosé ou d'entrer dans le monde des poètes et des artistes. On y verrait certes que l'amour est difficile mais plus encore qu'il ne s'établit solidement qu'à partir d'un renoncement dont l'approfondissement reste

la source de toute sagesse et de toute joie. C'est bien en effet dans la mesure où nous parvenons à reconstituer en notre nom propre un échange actif et égalitaire avec l'autre que notre corps retrouve ses capacités amoureuses, son harmonie érotique. Le moi rentre alors sans amertume dans la conviction de ses limites, c'est-à-dire de la mort et l'autre cesse d'être la réplique imparfaite d'un parent convoité. Nous convenons dès lors d'élire l'autre au rôle de personne et de bâtir avec lui un monde habitable à notre humble mesure. C'est là l'itinéraire de toute une vie, un projet téméraire, le seul sans doute mais menacé sans trêve par le souvenir térébrant de l'amour impossible et interdit.

C'est bien parce que persistent en chacun de nous ces aspirations amoureuses héritières de l'oedipe infantile que la *société de consommation sexuelle* (cf. *Maintenant*, oct. 70, pp. 264-270) réussit à nous manipuler comme des enfants. C'est aussi la raison pour laquelle le monde des objets se prête aussi facilement à l'érotisation permanente. Si, en effet, l'érotisme vécu reste blessé de l'insuffisance du corps et de l'objet, si l'orgasme n'advient qu'au-delà de l'angoisse de l'échec et de la culpabilité de tout plaisir charnel, alors les vendeurs de charmes peuvent remplir le monde de fétiches qu'ils nous vendront pour consoler notre pauvre cœur. Nous croyons aussi que le succès de la littérature sexologique et, en particulier celle qui fait appel sur un mode démocratique à l'envie des grands athlètes de l'alcôve, repose en grande partie sur l'aliénation fondamentale de la sexualité. Ce que nous cherchons à travers une performance prescrite, c'est l'imitation d'un modèle nouveau qui, contrairement à celui que nous propose notre mémoire inconsciente, ne serait plus associé au plaisir que nous reprochons à nos parents. Hélas! l'épanouissement sexuel attend plus qu'une bonne mise en train pour débouter l'angoisse qui menace l'accession au plaisir génital! ●

* Pablo NERUDA, vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée, traduit et adapté de l'Espagnol par André BONHOMME et Jean MARCENAC, Les Editeurs Français Réunis, Paris, 1970.

l'amour

Toi tirée d'argile dans un gémissement
beau de courbes.

Je te prends en tremblant
éperdu comme si j'entraiss au grand tombeau de ciel.

Tu es si nue sous tes pleurs sous tes colliers
si bien ouvragée
alors que je ne suis que Nord et meute.

O le tumulte d'une mort vigie sur ton ventre
le souffle des hanches se recréant dans la mémoire.

Ainsi cette prophétie d'un phénix au coeur
par ta touffe en chants flambe
longs et pourpres.

la mort

Dans l'angoisse j'affleure au désert
parmi les ossements des oiselets
frémissant faiblement dans le sec.

Alors vient l'ange qui me soumet silencieux
à l'écorchement dans un long coup de faisceau.

Encor geignante tu m'entailles en profondeur,
tu magnifies pour mon oeil la paix de tes membres,
tu cherches à m'attendrir en m'aimant bien dans les miroirs.

Et je te suis dans le seul passage au milieu des draps,
en écartant les chaînes et le profil des couteaux blancs:
je fuis ce crime qu'on achevait dans mon être.

Peu à peu je me déleste de cette perfection d'une mort noble
qui m'ensevelissait dans l'immobile d'un plan sans fin.

Fernand Ouellette

(Poèmes 1953-1971, Editions de l'Hexagone, 1972.)

La révolution reconstruite

PAR CLAUDE CRÉPAULT

Professeur
à la Section de sexologie
Université du Québec
à Montréal

S'il est un thème qui a été mêlé à toutes les sauces, c'est bien celui de la révolution sexuelle. Certains font de la révolution sexuelle un fait acquis. D'autres au contraire proclament à haute voix son caractère utopique et irréalisable. Bref, une confusion presque totale règne à son sujet. Certes, cette ambiguïté provient en partie de la diversité, voire des oppositions dans les conditions avancées par les uns et les autres pour que se réalise une telle révolution sexuelle. Mais à mon avis, cette confusion est surtout due au fait qu'on situe le débat au plan intuitif plutôt qu'à celui de la connaissance empirique. Compte tenu de ceci, le présent article se veut être avant tout une *vision empirique* du problème de la révolution sexuelle. Plus précisément, mon intention est de dégager certains critères opérant la révolution sexuelle et de voir dans quelle mesure ils ont été confirmés par différents travaux de recherches. Pour certains, une telle démarche peut apparaître superficielle et peu signifiante. Traiter la sexualité comme une chose, la mathématiser et surtout la désacraliser peut susciter de vives appréhensions. Le lecteur devra toutefois être conscient que le présent article ne vise pas à établir une éthique de la sexualité, mais une présentation objective de la réalité sexuelle telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Le point de vue sémantique

La première chose qui frappe lorsqu'on parle de révolution sexuelle, c'est le caractère ambigu du vocable lui-même. La plupart des gens croient que la notion de révolution sexuelle est reliée de soi à une libéralisation

de la sexualité. Sans vouloir se substituer à l'expert linguiste, on peut toutefois affirmer que le terme de révolution sexuelle ne désigne pas ipso facto l'orientation de celle-ci. De toute évidence, il serait plus juste de parler de **révolution prosexuelle** par opposition à une révolution antisexuelle.

Qu'on utilise le terme de révolution prosexuelle de préférence à celui de révolution sexuelle n'a toutefois que très peu d'importance. Le problème fondamental est de connaître les exigences que requiert la réalisation d'un tel phénomène. Or au point de vue strictement sociologique, une révolution présuppose en premier lieu une nouvelle structuration sociale et, en même temps, un changement radical des valeurs fondamentales de la société. Comme le signale Guy Rocher, la révolution exprime une volonté de reconstruction d'un monde social et humain entièrement autre. (1). En second lieu, une révolution implique un changement en profondeur dans l'univers mental et comportemental des individus. Ainsi, un changement radical dans la texture sociale et dans les modes de pensée et de vie des individus, voilà les deux conditions indispensables à la révolution (2).

Dans cette optique une révolution prosexuelle supposerait d'une part l'abolition des structures sociales contraignant la sexualité, comme la famille et le mariage monogamique, par exemple, et d'autre part, une transformation radicale dans les attitudes et les comportements sexuels des individus. Or point n'est besoin d'être un spécialiste averti pour se rendre compte que la première condition est loin d'avoir été réalisée. De fait, un simple coup d'oeil sur la situation actuelle de la famille nous permet de constater que celle-ci se porte encore assez bien et que rien ne nous indique

qu'elle soit sur le point de disparaître ou même de s'effriter. Une enquête récente effectuée par *BCP Publicité* auprès des jeunes de 20 ans de la région de Montréal révéla, par exemple, que 84% d'entre eux voulaient éventuellement se marier et fonder une famille. Parler alors de révolution prosexuelle, c'est faire de toute évidence un usage abusif de ce terme. La seule question qui peut être sociologiquement retenue est la suivante: y a-t-il eu changement prosexuel et si oui quelle est son intensité? C'est d'ailleurs à cette question que j'essayerai de répondre au cours des prochaines pages.

L'approche bipolaire

Une analyse du changement dans le domaine sexuel nécessite une double approche: une première centrée sur les manifestations sociales extérieures à l'individu et une deuxième axée sur l'individu. Autrement dit, une telle analyse doit d'une part se pencher sur les transformations sexuelles qui ont pu se produire dans les éléments structurels de l'organisation sociale et voir d'autre part si des changements ont eu lieu au plan des attitudes et des comportements sexuels des individus.

CHANGEMENT PROSEXUEL ET STRUCTURES SOCIALES

Il est un fait que la sexualité est actuellement étalée au grand jour et même qu'elle est mise au service du système socio-économique. L'intrusion méthodique de la sexualité dans les affaires, la politique et même la propagande en est un exemple probant. Qu'on pense ici à la *femme-voiture* dans les annonces publicitaires, à l'exploitation florissante des films érotiques, aux nombreux éditeurs de livre de poche qui s'efforcent de donner un aspect érotique à

des ouvrages qui ne le sont nullement en illustrant la couverture de femmes à demi-nues. Il semble donc clair que la sexualité est devenue un bien déguisé de consommation (3). On l'utilise à cause de sa rentabilité économique.

Bien qu'il semble incontestable qu'un changement prosexuel se soit produit au plan de certains éléments structurels de l'organisation sociale, il est toutefois difficile d'en déterminer l'ampleur. A vrai dire, on est davantage guidé par des impressions que par des données objectives de recherches. Par ailleurs, il n'est pas sûr que le changement prosexuel dans les manifestations sociales extérieures à l'individu ait pour conséquence logique un changement similaire dans l'univers mental et comportemental de l'individu. En d'autres mots, le fait que la sexualité soit mise au service du système socio-économique n'implique pas nécessairement que les individus vont changer pour autant leurs attitudes et leurs habitudes sexuelles. Car, à supposer que les rues d'une ville soient tapissées de dessins érotiques, il n'est pas sûr que cela puisse signifier que les membres de cette ville sont par le fait même *sexuellement libérés*.

CHANGEMENT PROSEXUEL ET INDIVIDU

Le changement prosexuel constaté au plan des structures sociales a-t-il été accompagné d'un changement similaire dans les modes sexuels de pensée et de vie des individus? C'est à cette question qu'il importe maintenant de répondre. Pour ce faire, j'utiliserai trois critères opérants, qui sans être exhaustifs, offrent néanmoins l'avantage d'être pour la plupart vérifiables à l'aide d'études empiriques. Le premier de ces critères vise l'aspect quantitatif des

(1) Guy Rocher, Introduction à la sociologie générale. 1969, p. 504.

(2) Le terme d'évolution réfère pour sa part à "l'ensemble des transformations que connaît une société pendant une longue période, c'est-à-dire pendant une période qui dépasse la vie d'une seule génération ou même de plusieurs générations", *ibid*, p. 322.

(3) La sexualité en tant que bien de consommation est un phénomène qui a été fortement déploré par plusieurs philosophes (Marcuse, 1963; Fromm, 1968). Pour ceux-ci, le fait que la sexualité soit mise au service du système socio-économique et du seul plaisir physiologique déshumanise l'individu. Bien qu'il serait intéressant de se pencher sur ce problème, cela dépasse largement les objectifs du présent article.

conduites sexuelles non maritales. Autrement dit, il s'agira de savoir si les activités sexuelles non maritales sont plus nombreuses qu'auparavant. Le deuxième critère correspond à la dimension qualitative des conduites sexuelles non maritales et plus précisément au degré de culpabilité et d'anxiété liées à l'exercice de la sexualité non maritale. Le troisième critère se rapporte aux attitudes sexuelles. Il s'agira de savoir si les attitudes sexuelles sont plus permissives qu'auparavant.

A. L'AMPLEUR DES CONDUITES SEXUELLES NON MARITALES

Relations prémaritales

Deux façons peuvent être envisagées pour mesurer le degré de changement dans les taux de relations prémaritales. La première consiste à comparer les résultats des principales études empiriques depuis le début du XXe siècle. Cette méthode comporte toutefois une limite grave puisque les taux de relations prémaritales enregistrés proviennent d'échantillons non comparables. De fait, certains travaux ont eu recours uniquement à des sujets adultes à qui on demandait de se remémorer leurs activités sexuelles prémaritales (Hamilton, 1929; Terman, 1939; Kinsey, 1948, 1953; Chesser, 1956...). D'autres au contraire se sont limités à la population étudiante (Bromley et Britten, 1938; Burgess et Wallin, 1953; Ehrmann, 1959; Mann, 1967; Packard, 1968...). De plus, la quasi-totalité de ces études étaient constituées d'échantillons non probabilistes. Si toutefois on essaie quand même de comparer ces diverses études, on constate une certaine stabilité quant au pourcentage des hommes qui ont eu des relations prémaritales depuis 1920 (10% à 70%). Chez la femme, on constate une augmentation autour des années 30 (35% à 50%)

puis une baisse sensible vers les années 60 et 70. Mais comme il a été signalé, ces données sont très peu sûres et il serait hasardeux de s'en contenter.

Une deuxième façon de vérifier s'il y a eu transformation dans le taux de relations prémaritales est de se servir des études qui ont utilisé des échantillons comparables. A ma connaissance, seulement deux recherches se sont penchées sur ce problème. La première a été entreprise par Christensen et Gregg (1970). Les auteurs interrogèrent en 1958 un certain nombre d'étudiant(e) s d'une université américaine et d'une université danoise. Dix ans plus tard, ils reprurent leur enquête auprès des étudiant(e)s de ces deux mêmes universités. L'analyse des résultats révéla un changement marqué dans le taux de relations prémaritales chez les filles à la fois aux Etats-Unis et au Danemark. Chez les garçons, les auteurs notèrent une stabilité aux Etats-Unis et une forte augmentation chez les étudiants danois. Le tableau suivant donne d'ailleurs plus de précision:

Taux de relations prémaritales

Etats-Unis		
	Garçons	Filles
1958	51%	21%
1968	50%	34%
Danemark		
	Garçons	Filles
1958	64%	60%
1968	95%	97%

La seconde étude (Bell et Chaskes, 1970) se limita au taux de relations prémaritales féminines. Les auteurs firent passer un questionnaire à des étudiantes d'une université américaine en 1958 et reprurent leur enquête à la même université en 1968. Les résultats obtenus vont dans le même sens que ceux rapportés par la première étude, à savoir que les étudiantes en 1968 ont eu

plus de relations sexuelles prémaritales que celles en 1958.

Si l'on se fie à ces travaux de recherches, il semble qu'il y ait eu changement prosexuel significatif chez les filles. Par contre, il semble qu'un tel changement ne se soit pas produit chez les garçons, du moins aux Etats-Unis. Il faut toutefois reconnaître que les études précitées portaient uniquement sur une population étudiante et qu'il est possible que la situation soit différente pour la population non étudiante.

En ce qui concerne la situation québécoise, on ne dispose d'aucune recherche basée sur des échantillons comparables. Il est donc impossible d'évaluer le degré de changement quant aux taux de relations prémaritales. La première étude (Crépault, Desjardins, Gemme, Tounissoux) concernant les pratiques sexuelles des jeunes remontent seulement à 1969. Cette enquête subventionnée par le Ministère de la santé portait sur une population étudiante (16-18). Les résultats indiquèrent que 34% des garçons et 12% des filles avaient eu des relations prémaritales dans un contexte amoureux (4).

Relations extra-conjugales

L'ampleur du phénomène de la sexualité extra-conjugale est beaucoup moins connu. De fait, les seules données valables dont on dispose sont celles fournies par le rapport Kinsey (1953). Si l'on se fie aux résultats de cette enquête, 26% des femmes et 50% des hommes mariés auraient eu au moins une relation extra-maritale. Kinsey avait à l'époque fait remarquer que la proportion des femmes ayant eu de telles relations était beaucoup plus forte parmi celles qui étaient nées après les années 1900. Après cette période, Kinsey n'avait constaté aucun changement. Toutefois, aucune étude sérieuse n'a été entreprise à ce sujet après 1953 et il est donc impossible d'évaluer l'ampleur du changement.

(4) Le deuxième rapport de cette enquête menée par Robert Gemme et moi-même est promis pour septembre 1972. Il est basé sur un échantillon probabiliste d'étudiants et travailleurs âgés de 19 à 22 ans.

la révolution reconsidérée

Néanmoins, un nouveau phénomène est apparu il y a une dizaine d'années aux Etats-Unis et qui laisserait croire à un changement au plan de la sexualité extra-conjugale. Ce phénomène récent, c'est celui du *mate swapping* (relations sexuelles co-maritales ou plus simplement échanges de partenaires sexuels) qui devient, du moins aux Etats-Unis, une forme institutionnalisée de la sexualité extra-conjugale (5). Certains spécialistes en la matière (Bertell, 1971; Breedlove, 1964) estiment de 1 à 2 1/2 millions le nombre de couples américains qui auraient des relations sexuelles co-maritales régulièrement. L'ampleur que prend ce phénomène mérite d'ailleurs certaines explications supplémentaires.

Pour comprendre l'emprise qu'exerce le phénomène du *mate swapping* auprès des couples américains, il faut le situer dans son contexte socio-culturel. La première hypothèse qu'on peut faire, c'est que ce phénomène est directement relié à l'institutionnalisation de la sexualité féminine. Ceci est d'ailleurs conforme à l'interprétation de Denfeld et Gordon (1970). En reconnaissant officiellement la sexualité féminine (6), la société se devait d'accorder à la femme les mêmes privilèges qu'à l'homme. Par exemple, la société tolérerait qu'un homme puisse recourir à une prostituée; la prostitution étant en quelque sorte une valve de sécurité du mariage (7). En mettant la sexualité féminine au même rang que la sexualité masculine, la société se devait, pour être congruente envers elle-même, de fournir aussi à la femme la possibilité d'avoir des relations extra-conjugales *non dangereuses* pour les liens du mariage. La solution la plus logique était la *prostitution bilatérale*, c'est-à-dire

la possibilité aussi à la femme d'aller voir des hommes prostitués. Mais on peut penser que cette possibilité représentait trop d'inconvénients (8) pour être retenue. La *solution* fut donc trouvée dans le *mate swapping* et on peut penser qu'il joue le même rôle que la prostitution, c'est-à-dire qu'il serait une valve de sécurité du mariage. Dans ce sens, il contribuerait au maintien plutôt qu'à la destruction du mariage monogamique en tant qu'institution sociale.

Dans la mesure où le phénomène du *mate swapping* est intimement lié à l'institutionnalisation de la sexualité féminine, on peut en déduire qu'il y a eu changement dans la proportion de relations extra-maritales chez les femmes. Par contre, rien n'indique qu'il y ait eu un changement marqué dans le taux de relations extra-conjugales masculines. Car on peut penser que la plupart des hommes qui pratiquent le *mate swapping* par exemple, auraient eu recours à des prostituées ou *d'autres femmes* si un tel phénomène n'avait pas existé (9). Ainsi, même si l'on ne possède aucune donnée précise quant à l'ampleur des relations extra-maritales chez l'homme et la femme, on peut supposer que s'il y a eu changement, celui-ci a surtout eu lieu chez la femme.

En ce qui a trait à la situation québécoise, on ne possède encore une fois aucune donnée empirique. On peut toutefois faire l'hypothèse que les pratiques extra-conjugales sont moins nombreuses qu'aux Etats-Unis en raison de la forte emprise qu'exerce encore la tradition. De plus, il ne semble pas que le phénomène du *mate swapping* se soit solidement établi au Québec. Du moins, peu d'indicateurs sont encore apparus.

B. LE DEGRÉ DE CULPABILITÉ ET D'ANXIÉTÉ RELIÉES A L'EXERCICE DE LA SEXUALITÉ

Le deuxième critère utilisé pour mesurer le changement prosexuel fait référence à l'aspect qualificatif des conduites sexuelles. Constater par exemple que la fréquence des relations prémaritales et extra-conjugales a augmenté n'implique pas que la qualité de ces conduites a aussi augmenté. Autrement dit, il s'agit de savoir si ces conduites sexuelles sont assumées pleinement ou si elles sont accompagnées de culpabilité et d'anxiété.

Au plan de la culpabilité, certaines recherches dont celles de Bell (1970) et Christensen (1970) en particulier ont constaté qu'elle avait passablement diminué chez les filles qui avaient des relations prémaritales. L'étude de Christensen (1970) par exemple révéla qu'en 1968, seulement 11% des étudiantes américaines ressentaient du remords et de la culpabilité à la suite de leur première relation sexuelle comparative-ment à 31% en 1958.

Pour ce qui est du degré d'anxiété sous-tendant l'exercice de la sexualité, on ne dispose d'aucune donnée précise de recherches. Toutefois on peut avancer l'hypothèse que la sexualité est encore liée à l'anxiété, quoique celle-ci provienne d'une autre source. Cette hypothèse se fonde sur la tendance de plus en plus grande à relier la sexualité à la performance, à la quantité des relations sexuelles. Le fait que la sexualité soit mise de plus en plus au service de l'estime et du prestige social ne peut qu'engendrer de l'anxiété. Par exemple, le garçon qui n'a pas eu de relations prémaritales risquera de se faire ridiculiser par ses compagnons, celui qui n'a pas un tel

(5) Aux Etats-Unis, il existe des clubs et des revues spécialisés pour les adeptes du "mate swapping".

(6) Il est à noter que cette reconnaissance coïncida en partie avec l'apparition des contraceptifs (Sprey, 1969).

(7) Par ailleurs, la société défendait à l'homme d'avoir d'autres formes de relations extra-conjugales afin de préserver les liens du mariage, la prostituée n'étant pas un danger pour l'union du couple.

(8) Par exemple d'être trop coûteuse financièrement, d'être menaçante pour certaines femmes.

(9) Il faut toutefois reconnaître que pour plusieurs hommes, la pratique du *mate-swapping* est la seule façon d'avoir des relations extra-conjugales sans culpabilité.

la révolution reconsidérée

nombre de conquêtes pourra subir le même sort (10). L'individu devient en quelque sorte enchaîné par la performance sexuelle et cet état de chose ne peut que créer de l'anxiété. C'est du moins l'hypothèse que je fais ici. Reste néanmoins à la vérifier (11).

C. LES ATTITUDES SEXUELLES

Une plus grande permissivité au plan des attitudes sexuelles est un autre indicateur du changement prosexuel. Certains ont émis l'hypothèse que le passage d'une morale collective à une morale individuelle a pu favoriser une plus grande acceptabilité vis-à-vis des conduites sexuelles. Or si l'on regarde les données de recherches (Christensen et Gregg, 1970; Robinson, 1968), il semble que cette hypothèse soit en partie confirmée. De fait, il ressort que les attitudes relatives aux conduites sexuelles pratiquées par les autres (12) sont plus permissives que par le passé (du moins dans la population étudiante). Il convient néanmoins de signaler que le changement le plus significatif a été constaté chez les filles. Le tableau suivant résume d'ailleurs les résultats de l'étude de Christensen et Gregg (1970):

Pourcentage d'acceptation des relations prémaritales

Etats-Unis	Garçons	Filles
	1958	47%
1968	55%	38%
Danemark	Garçons	Filles
	1958	94%
1968	100%	100%

Le changement dans les attitudes sexuelles générales semble toutefois assez limité. Il se résume à une plus grande acceptabilité des conduites sexuelles qui étaient jusqu'alors tolérées. A la tolérance fait place l'acceptabilité. Par contre, les habitudes sexuelles qui étaient jadis fortement rejetées ne sont pas aujourd'hui tolérées. Autrement dit, les conduites sexuelles qui jadis froissaient le plus les états forts de la conscience collective, ne sont pas pour autant tolérées aujourd'hui. Ceci est d'ailleurs corroboré par divers travaux de recherches ayant analysé les attitudes relatives à l'agir sexuel délinquant. Par exemple, une enquête récente en milieu québécois (Miralles, 1971) mit en relief la restrictivité des attitudes adultes en regard des activités sexuelles marginales. C'est ainsi qu'entre autres, 52% des adultes interrogés avouaient qu'on devait punir les adultes homosexuels consentants et cela en dépit des amendements apportés au Code Criminel Canadien par le Bill Omnibus.

Conclusion

Contrairement à l'opinion largement répandue, il ne semble pas y avoir eu beaucoup de changements dans le domaine sexuel au cours des dernières années. L'idée d'un changement prosexuel radical et encore moins celle d'une révolution prosexuelle est loin d'être un fait acquis. Pour reprendre l'expression de Birenbaum (1970), la soi-disant révolution prosexuelle est une *révolution sans révolution*. Certes les apparences sociales ont changé, mais pas tellement les individus. De fait, l'utilisation de trois critères précis a permis de constater que le seul changement appréciable s'est produit au plan des pratiques sexuelles non maritales de la femme. Il semble en effet que la

proportion des femmes qui ont eu des relations prémaritales et extra-conjugales est plus élevée que par le passé. Toutefois, il semble que ce changement se réduise à une augmentation quantitative et peut-être pas qualitative des conduites sexuelles. Car même si certains travaux de recherches ont enregistré une baisse au plan de la culpabilité accompagnant les relations prémaritales, on peut penser en revanche que l'anxiété est encore inhérente à ces conduites. Ainsi, dire que la sexualité est actuellement dans une phase de convalescence, c'est-à-dire qu'elle tend lentement à se libérer des tabous puissants qui l'accablaient, c'est somme toute la meilleure conclusion qu'on puisse faire. C'est du moins celle qui colle le plus à la réalité.

Le lecteur devra toutefois garder présent à l'esprit que la présente analyse n'a pas la prétention d'être définitive, mais plutôt une contribution modeste au problème du changement sexuel. Je suis d'ailleurs conscient de la complexité de la notion de *changement socio-sexuel*. De plus, il est possible que les critères utilisés au sein de la présente étude, pour cerner le degré de changement individuel, ne soient qu'un reflet partiel, voire une vision déformée de la réalité. Le rôle de la recherche empirique, dans ce domaine comme ailleurs, s'avère donc primordial pour élucider les questions qui demeurent encore sans réponses ●

(10) Cette situation anxiogène va encore plus loin, en ce sens que ceux qui comme les vieillards sont moins capables d'atteindre la performance exigée, deviennent tout simplement des déchets de la société.

(11) Certaines études empiriques se sont déjà attardées à ce problème. Tebor (1957) par exemple montra qu'une grande proportion des étudiants vierges de niveau collégial manifestaient des signes d'insécurité devant leur virginité et surtout face à la pression de leurs pairs d'avoir des relations sexuelles.

(12) Il s'agit ici plutôt d'un changement dans les opinions que dans les attitudes. L'opinion rejoint le domaine cognitif alors que l'attitude vise plutôt le domaine affectif. Certains auteurs utilisent le concept d'attitude générale ou intellectuelle par opposition à la notion d'attitude spécifique ou affective.



"LA PENSEE" — d'Auguste Rodin (1840-1917)

Il y a dans la pierre la plus brute
une possibilité de regard, de lèvres et de sourire
comme il y a dans le plus furtif mouvement
de ce corps périssable
une possible éternité.

L'oeuvre propre du créateur
est de donner cette chance
d'être chair à la pierre
et à la chair
cette chance d'être éternisée.

Thierry Maulnier



"Eve" — Polyptyque de Jean Van Eyck, XVe siècle. (L'ART SACRE,
no 1, 1969).



**vingt
poèmes
d'amour**

VII

Incliné sur les soirs je jette un filet triste
sur tes yeux d'océan.

Là, brûle écartelée sur le plus haut bûcher,
ma solitude, battant des bras comme un noyé.

Tes yeux absents, j'y fais des marques rouges
et ils ondoient comme la mer au pied d'un phare.

Ma femelle distante, agrippée aux ténèbres,
de ton regard surgit la côte de l'effroi.

Incliné sur les soirs je jette un filet triste
sur la mer qui secoue tes grands yeux d'océan.

Les oiseaux de la nuit picorent les étoiles
qui scintillent comme mon âme quand je t'aime.

Et la nuit galopant sur sa sombre jument
éparpille au hasard l'épi bleu sur les champs.

XII

A mon coeur suffit ta poitrine,
mes ailes pour ta liberté.
De ma bouche atteindra au ciel
tout ce qui dormait sur ton âme.

En toi l'illusion quotidienne.
Tu viens, rosée sur les corolles.
Absente et creusant l'horizon
Tu t'enfuis, éternelle vague.

Je l'ai dit: tu chantais au vent
comme les pins et les mâts des navires.
Tu es haute comme eux et comme eux taciturne.
Tu t'attristes soudain, comme fait un voyage.

Accueillante, pareille à un ancien chemin.
Des échos et des voix nostalgiques te peuplent.
A mon réveil parfois émigrent et s'en vont
des oiseaux qui s'étaient endormis dans ton âme.

pablo neruda

Pour une éducation sexuelle efficace à l'école

Les discussions qui portent sur l'opportunité d'établir à l'école un cours d'éducation sexuelle, reposent la plupart du temps sur un **quiproquo**. La simple expression *éducation sexuelle*, recouvre une foule de conceptions différentes, selon l'interlocuteur. La récente crise qui a ébranlé les milieux scolaires américains offre un exemple frappant. Après un an de pamphlets, de conférences acides et d'articles venimeux, on a constaté que les opposants et les tenants de l'éducation sexuelle scolaire, ne parlaient pas toujours de la même chose. Aussi longtemps que l'on ne se sera pas entendu sur une définition de l'éducation sexuelle scolaire, aussi longtemps que l'on aura pas pris le temps de dresser la liste des différentes formes d'éducation sexuelle scolaire, on perpétuera un quiproquo qui ne peut conduire qu'à des discussions interminables et à des conflits. Les uns s'opposent à l'éducation sexuelle à l'école, car ils croient y voir, **a priori**, un instrument pour dévoyer la jeunesse, tandis que d'autres la favoriseront, croyant y trouver un moyen de *moraliser* une jeunesse qui, selon eux, manque en ce domaine du sens élémentaire de la responsabilité.

Il suffit parfois de certaines considérations pour éclairer cette discussion; la réalité scolaire, une fois dégagée du halo dont on se plaît à l'entourer, pourra permettre que s'engage une discussion véritable.

Education sexuelle implicite

Qu'on le veuille ou non, il semble impossible à l'école de ne pas s'occuper d'éducation de la sexualité. Dans sa réalité de tous les jours, le milieu scolaire éduque la sexualité: le fait qu'on installe des toilettes séparées selon les sexes constitue une éducation sexuelle implicite. De même, chaque professeur, dans ses remarques occasionnelles et dans ses gestes quotidiens, donne souvent une direction à la sexualité: réprimander un élève parce qu'il a rudoyé une fille, — et ne pas l'avoir réprimandé lorsqu'il a rudoyé un autre garçon — constitue un apprentissage non verbal de la psychologie différentielle des sexes. L'analyse du contenu des manuels scolaires conduirait à la même constatation: lorsque l'enfant lit, dans son livre de lecture, que le papa de René travaille à l'usine, et que la maman d'Alice prépare les repas de la famille, il apprend indirectement les stéréotypes sociaux des rôles sexuels. De plus, lorsque l'école décide de renvoyer une fille parce qu'elle est enceinte, ou qu'elle menace de congédier un professeur qui vit en concubinage, elle éduque la sexualité.

Il existe ainsi à l'insu de l'école un *programme caché* d'éducation sexuelle scolaire. Même sans programme officiel et explicite, notre système scolaire dirige la sexualisation des étudiants, et cela durant les onze ou douze années de leur *scolarisation*.

Education sexuelle explicite et structurée

Beaucoup de professionnels de l'éducation soutiennent qu'il ne suffit pas de s'occuper *implicitement* de sexualité. Ils voudraient que l'éducation sexuelle se fasse de façon explicite et officielle dans les milieux

scolaires. On ne saurait que souscrire à une telle proposition d'autant plus qu'il ne s'agirait, en fait, que de rendre explicite ce qui se fait dans la réalité de tous les jours, et de rendre plus structuré ce qui actuellement a lieu au petit bonheur.

Mais la volonté de structurer explicitement l'éducation sexuelle scolaire entraîne une série de démarches qu'il ne faut pas négliger: en effet, il ne suffit pas qu'on soit convaincu de l'opportunité d'inaugurer une telle éducation; reste à déterminer la tâche du professeur d'éducation sexuelle, à procéder à sa formation, à fixer un contenu de programme, à définir les méthodes pédagogiques les plus appropriées, et enfin à vérifier l'efficacité et la rentabilité du programme que l'on aura introduit dans l'école.

LE PROFESSEUR

En général la population se fait illusion sur l'efficacité de l'école. Combien d'organismes s'imaginent qu'il leur suffit de formuler une demande ou d'identifier un besoin social, pour que l'école, **automatiquement**, remplisse efficacement la nouvelle tâche qu'on veut lui confier. Comme tout organisme, l'école a besoin de structurer la réponse qu'elle fait. Elle a besoin d'opérationnaliser son action, ce que trop souvent elle néglige de faire.

Si l'on accepte que l'école doive jouer un rôle spécifique dans le domaine de l'éducation sexuelle, reste alors à définir avec précision les éléments qui permettront que cette éducation soit rentable.

Généralement, on est porté à oublier que l'école est une institution qui se situe **dans** une société; l'école ne constitue pas un monde à part au contraire, l'école, dans son ensemble vit en symbiose avec la société; elle participe aux stéréotypes et tabous de la société dans laquelle elle existe. Les professeurs eux aussi participent vitalemment aux stéréotypes et tabous sociaux. Ils ne sont pas parachutés de l'extérieur.

Ainsi, si l'on veut que, par l'éducation sexuelle structurée, l'élève puisse dépasser les stéréotypes actuels, si l'on veut qu'il soit l'artisan de la société de demain, on doit lui fournir des guides capables déjà de dépasser la société actuelle. L'éducation sexuelle scolaire ne pourra être efficace que si on la confie à des personnes compétentes, c'est-à-dire des personnes capables d'avoir un regard critique sur les stéréotypes et tabous sociaux, des personnes qui, de par leur formation, peuvent en arriver à dépasser leurs propres conceptions, leurs propres tabous et leurs propres stéréotypes.

Ce processus est habituellement favorisé lorsqu'il s'agit des matières scolaires traditionnelles. L'administration scolaire demande aux professeurs de français, par exemple, d'avoir dépassé la compétence moyenne de la population. On exige habituellement de ceux-ci la preuve d'une spécialisation, c'est-à-dire d'une formation adéquate. Il en est de même dans les sciences; le professeur de biologie, de sociologie ou de chimie, ne saurait être efficace s'il se contentait du savoir *moyen* de la population. On lui demande d'en savoir plus que la moyenne générale; on exige qu'il se soit formé adéquatement, et cela parce que l'école désire que le niveau moyen de connaissances soit dépassé par les étudiants.

Les mêmes arguments devraient valoir pour l'éducateur sexuel. Il nous semble tout à fait normal et souhaitable que l'éducateur sexuel reçoive une formation adéquate de sorte qu'il puisse faire oeuvre d'éducation. Qui voudrait ne pas exiger de lui qu'il en sache un peu plus que la moyenne des gens?

L'éducateur sexuel compétent, de par sa formation, aura acquis un bagage de connaissance sexologi-

ques; il sera aussi capable d'identifier les préjugés sexuels, d'en démontrer la genèse, de susciter l'interrogation des étudiants — cette interrogation porteuse de curiosité qui, habituellement, conduit à la compréhension d'un phénomène —. L'éducateur sexuel devra surtout avoir acquis la capacité d'auto-critique, c'est-à-dire cette vision réflexive sur lui-même, qui permet de bien identifier ses propres conceptions de la sexualité — et ses propres tabous —, et d'avoir le courage de ne pas s'ériger lui-même en norme absolue. Cette capacité de relativiser ses visions personnelles — de ne pas vouloir que tout le monde soit marié parce que lui, il s'est marié —, me semble la qualité la plus essentielle de la bonne formation d'un éducateur sexuel.

Il serait illusoire de croire qu'un tel éducateur surgit, comme par enchantement, du seul fait qu'on inscrive dans sa tâche une responsabilité en éducation sexuelle. Pourtant, de nombreux administrateurs scolaires semblent croire à la compétence par génération spontanée; cela semble plus fréquent quand il s'agit de l'éventuel éducateur sexuel. Une autre incohérence de notre système d'éducation consiste à composer un programme et à l'imposer avant d'avoir des professeurs compétents pour en assurer la bonne marche. La formation de l'éducateur sexuel, tout comme la formation du professeur de biologie par exemple, doit précéder l'établissement d'un programme. Malheureusement, le milieu scolaire procède habituellement à l'inverse, et s'amuse à mettre la charrue avant les boeufs. On rédige un programme, et après son approbation, on se demande quel oiseau rare pourrait s'en occuper. Serait-il vrai que dans le contexte scolaire, le besoin crée l'organe? Ce darwinisme scolaire a déjà été dénoncé (1), mais le système scolaire semble encore ignorer

les impératifs d'une vraie opérationnalisation. Le milieu québécois semble vouloir à tout prix, dans le domaine de l'éducation sexuelle, imiter les erreurs que d'autres pays ont vécues. En Suède, on a généralisé un programme d'éducation sexuelle, sans penser à former les maîtres adéquats. Après vingt ans d'expérimentation, on constate l'échec et le peu d'efficacité des efforts que l'on décrivait comme si d'avant-garde (2).

On a tout simplement négligé de former les professeurs à cette tâche; Madame Bergstrom-Walam, responsable de l'éducation sexuelle en Suède l'affirme elle-même: lorsqu'on aura révisé les objectifs de cette forme d'éducation, dit-elle, et lorsqu'existera une véritable formation pédagogique approfondie des enseignants d'éducation sexuelle et un matériel d'enseignement approprié, l'éducation sexuelle en Suède ressemblera alors peut-être à l'image que l'on se fait d'elle souvent à l'étranger. (3).

La récente crise de l'éducation sexuelle, aux Etats-Unis, a conduit à la même constatation: si l'on veut que l'éducation sexuelle en arrive à une certaine rentabilité, il est essentiel de ne pas s'imaginer que n'importe qui peut s'en occuper, mais bien ceux et celles qui se seront astreints à une formation spécifique dans le domaine.

LE PROGRAMME

Le contenu d'une programmation sur l'éducation de la sexualité à l'école se doit, à mon avis, d'être très attentif aux besoins réels des étudiants. Trop souvent, l'étudiant est considéré comme un mal nécessaire dont il faut tenir compte, mais qui surtout permet, par le nombre, d'obtenir de fortes subventions. De plus, dans un milieu qui, depuis le Rap-

(1) Jean-Marc Samson, "la formation des maîtres et l'éducation sexuelle" dans *Prospectives*, vol. 3 no. 6 (décembre 1967), p. 397-403. Le même article a été repris dans *Le Devoir*, 19 et 20 mars 1968.

(2) La récente enquête royale a prouvé cet énoncé. Voir: Hans Zetterberg, *The Contraceptive Society*, traduction du suédois, 1970.

(3) Maj-Briht Bergstrom-Walam, et al., *L'expérience Scandinave, la sexualité, l'Etat et l'individu*, traduct. de l'Allemand par Elise Spivac, Editions du Jour/Robert Laffont, Montréal-Paris, 1971, p. 44. (c'est nous qui soulignons).

...à l'école

port Parent, cherche moins à éduquer qu'à remplir une intelligence, l'éducation sexuelle risque de se voir réduite à une série de connaissances. L'étudiant pourtant recherche moins la connaissance des divers processus sexuels que la sécurité affective face à des phénomènes. Pour l'enfant comme pour l'adolescent, l'affectif est premier. Il s'intéresse certes au cours de *plomberie sexuelle*, mais son véritable souci est d'acquiescer, en ce domaine, une certaine aise affective.

Le système scolaire actuel, axé surtout sur l'itelllectualisme et la mémorisation, aura tendance à réduire l'éducation sexuelle à la seule information et aux seules connaissances théoriques. C'est la solution de facilité. Le programme d'éducation sexuelle devrait pouvoir mettre l'accent prioritairement sur l'affectif. Il lui faudra chercher à atteindre les étudiants dans leur affectivité, et s'efforcer de les épauler dans leur démarche personnelle vers la maturité affective. Pour que cela ne reste pas qu'au niveau des *bonnes intentions*, on comprend la nécessité d'éducateurs bien préparés et aussi la nécessité d'un programme le moins scolaire possible, car ici, c'est moins la science qu'il faut faire passer que la réflexion sur leur comportement affectif.

Certes l'insistance sur l'affectif n'entraîne pas le rejet systématique de toute connaissance théorique. Mais la connaissance des éléments scientifiques n'est pas un but en soi; elle peut être utile pour épauler un processus de jugements personnels mieux informés et partant moins tendancieux.

LE MORALISTE

Certains critiques du système scolaire sont portés à croire que l'éducateur qui cherche à atteindre l'affectivité se transforme en moraliste. On

ferait alors l'équation facile: éducateur sexuel = moraliste sexuel. De plus, si l'on désire que le professeur moraliste soit exclu de l'école, on vient à refuser qu'il s'occupe d'affectivité mais qu'il se contente de demeurer un informateur sexuel, un *passer de connaissances*.

Cette conception risque de laisser à la science elle-même et surtout à la Télévision et au groupe des pairs, le soin de former le jugement affectif des étudiants. Se cantonner dans le domaine de l'information sexuelle comporte alors deux dangers: celui de ne pas rejoindre les intérêts profonds des étudiants (4), et deuxièmement, celui d'exclure systématiquement l'école de l'action concertée capable de former le jugement.

Certes, si par moraliste, on entend celui qui cherche à régler a priori toutes les activités des autres, ou celui qui veut se substituer au jugement personnel des personnes, on ne peut que souhaiter sa disparition autant à l'école que dans la société. Certains administrateurs publics présentent de nos jours une telle image, et le citoyen moyen n'est pas du tout prêt à accepter sans mot dire de se faire dicter sa conduite et ses goûts. L'autoritarisme moral est détestable et l'éducateur sexuel devrait être le premier à s'en abstenir.

L'éducateur sexuel qui voudra s'occuper d'affectivité ne pourra pas éviter complètement le domaine du jugement moral. Au contraire, il pourra se transformer en un initiateur moral, ce qui ne signifie pas qu'il lui faille se transformer en prédicateur d'une morale particulière. Aider les étudiants à prendre conscience des motifs qui soutiennent leurs jugements moraux, en matière sexuelle, c'est s'occuper de morale. Obliger les étudiants à la

réflexion sur certaines controverses actuelles — tel l'avortement — c'est aussi s'occuper de morale.

Pourtant l'éducateur sexuel verra à ne pas obliger les étudiants qu'il a devant lui, à accepter sans condition la morale qui lui est personnelle. Cela reviendrait alors à procéder à un endoctrinement sexuel, style qu'il faut de plus en plus dénoncer et extirper tant de l'école que de la société en général.

Cependant, l'éducateur sexuel, comme tout éducateur, ne pourra s'empêcher de présenter, en filigrane de ses remarques et interventions, un modèle humain. Il lui faudra avoir eu le courage d'identifier ce modèle et de prendre conscience, lui-même, de la relativité de son modèle.

Il serait trop long ici de détailler chacun des modèles humains présentés actuellement par les diverses sciences: la psychologie, la sociologie, l'anthropologie, etc. Pourtant, selon que l'on sera partisan de tel ou tel modèle humain, on ne pourra s'empêcher de définir l'objectif général de l'éducation sexuelle de façons diverses.

Par exemple, le professeur à tendance psychanalyste, cherchera, via l'éducation sexuelle, à rendre accessible à la conscience les conflits qui forment le tissu de la personnalité. Il centrera sa morale sur la personne plutôt isolée du milieu dans lequel elle vit; ses préoccupations sont surtout d'ordre intra-personnelles. Et si pour lui la tendance à dévier des normes sociales et des règles imposées constitue un des traits d'une forte personnalité, il sera porté à favoriser la déviance. Dans cet optique, la question des relations sexuelles précoces (5) ou celle des relations sexuelles extra-maritales recevra un tout autre traitement que dans le cas du fonctionnaliste social.

(4) Une abondante littérature soutient ce point. Dans notre milieu québécois, une expérimentation actuelle qui se déroule dans des écoles publiques, permet de constater que les pré-adolescents(es) et les adolescents (es) ne sont pas d'abord intéressés par les connaissances sexuelles scientifiques. Leurs préoccupations se situent au niveau du *quoi faire* et *quoi penser* et non pas surtout à celui du *quoi savoir*. Une étude systématique des préoccupations sexuelles de ces étudiants et étudiantes est en cours; les résultats pourront sous peu être présentés.

(5) L'expression *relations sexuelles précoces* me semble mieux approprié que relations prémaritales, puisque souvent aucun mariage n'est en vue.

Le fonctionnaliste social — et tous ceux qui participent plus ou moins consciemment à cette théorie — offrira une définition de la *moralité* assez différente de son confrère psychanalyste. Pour lui, la maturité consiste dans l'adaptation à la société dans laquelle vit l'individu. Il concevra l'éducation sexuelle comme un processus d'apprentissage des rôles sociaux. Pour lui, éducation - socialisation, c'est-à-dire ajustement de l'individu au système social **tel qu'il est** et non pas tel qu'il devrait être. En général, le conformiste social présentera une *morale* plutôt axée sur le conformisme social. Il différera sérieusement de son confrère *psychanalyste* dans sa réponse à l'opportunité des relations sexuelles précoces.

On pourrait continuer la liste des *ismes*: l'aldérisme, le structuralisme moderne, le personnelisme, le behaviorisme et le radicalisme social.

Qu'il suffise de mentionner en terminant l'optique de l'interactionnisme. Cette théorie présente l'humain comme la somme des interactions de l'individu avec le monde. Comme pour la phénoménologie et l'existentialisme, l'être humain est ici essentiellement un être-au-monde, et n'existe que dans et par les relations ou interactions qu'il entretient avec son *environnement* (6). Pour le professeur à *philosophie* interventionniste, la déviance n'est pas obligatoirement un trait de personnalité, et l'adaptation sociale n'est pas non plus un but en soi. Quand il parlera de la relation précoce, il voudra qu'on insiste sur la qualité de l'interaction plutôt que sur le processus d'adaptation sociale ou le processus conflictuel des instincts et du surmoi, même s'il ne refuse pas que ces processus puissent exister.

On a pu deviner que l'éducation sexuelle scolaire se structurera différemment selon ce que l'on entend par *personnalité équilibrée* ou *maturité*. Certes, il ne s'agit pas de demander à un système scolaire de choisir un *isme*, et un seul. Mais on est en droit d'exiger que chaque éducateur sexuel définisse bien le mode selon lequel il agira, ce qui, me semble-t-il, rend encore plus impérieux la formation des éducateurs sexuels.

Praxiologie

La rentabilité de l'éducation sexuelle structurée à l'école relève donc d'un ensemble de facteurs interreliés entre eux: le professeur, le programme, le matériel didactique (7), les préoccupations des étudiants, le style pédagogique et le modèle humain qui soustend les cours. On s'accorde à dire que deux de ces facteurs sont cardinaux: *la qualité de la compétence du professeur et l'identification précise des intérêts affectifs et sexuels des étudiants*. Si l'on veut atteindre la rentabilité, en éducation sexuelle scolaire, il faudra accorder une importance capitale à ces deux facteurs. Si au contraire on préfère sauver la face seulement, (et ignorer la rentabilité), alors on pourra confier l'éducation sexuelle à n'importe qui, et se permettre de composer des programmes sans former les ouvriers. On aura alors la chance de répéter au Québec les erreurs que d'autres pays ont déjà faites. Certains sont en effet tellement friands du *Fabriqué au Québec* qu'ils n'hésiteraient pas à répéter ici les erreurs déjà commises dans l'autres pays pour pouvoir y inscrire: *Fabriqué au Québec!* ●

- (6) Environnement qui peut contenir des relations avec des personnes, des choses, des situations, et même avec l'individu lui-même, grâce à sa mémoire.
- (7) Il eut été trop long de traiter de cette question ici. Ramarquons seulement que le matériel pertinent fait carence, à moins de l'emprunter en anglais. Les meilleurs films d'éducation sexuelle, achetés par les cinémathèques du Québec, sont surtout de langue anglaise!

Je désire recevoir MAINTENANT à partir du mois de

Je choisis un abonnement: ordinaire \$7 étudiant \$5 de soutien \$10

J'inclus la somme de

Nom:

Adresse:

Envoyez
votre formule
d'abonnement
aujourd'hui

MAINTENANT
9820, Jeanne-Mance
Montréal 357
(514) 739-2758

la sexualité

féminine une

dépendance

**PAR FRANCINE
CHABOT-FERLAND**

**Assistante de recherches
à la Section de Sexologie,
Université du Québec
à Montréal**

Une grande part des comportements humains, y compris les comportements sexuels, sont appris à travers ce qu'on appelle la *socialisation*. La femme, comme l'homme, subit inévitablement cet apprentissage, qui les moule, les façonne dans le cadre de la société dans laquelle ils vivent.

Chez nous, au Québec, ce conditionnement social condamne à peu près inévitablement la femme à la dépendance. Comme j'essaierai de le démontrer dans cet exposé, ce caractère de dépendance se manifeste souvent chez la femme d'ici, par l'insécurité et même l'altruisme. Cette dépendance ou ce manque d'autonomie de la femme s'observe tout autant dans son comportement sexuel que dans les modèles, même les plus récents, que lui propose — ou lui impose — la société actuelle.

Après avoir comparé l'apprentissage au rôle de femme et au rôle d'homme dans notre société, j'essaierai de montrer comment l'apprentissage à la féminité conduit à la passivité et à la dépendance qui se manifestent tout autant dans le comportement sexuel de la femme que dans l'image qu'elle se fait de son corps.

Passant ensuite à un niveau plus global, je m'attarderai à montrer que notre société, en valorisant la femme épouse et en faisant de la femme sexuelle une *mauvaise* femme, contribue ainsi à la difficulté de la femme à se percevoir comme sujet autonome et à s'exprimer sexuellement.

Féminité, masculinité... et sexualité

Il n'est plus possible, aujourd'hui, d'aborder la sexualité sans d'emblée la replacer dans le contexte plus général de l'apprentissage de la

féminité ou de la masculinité. Il existe peut-être dans chaque être humain un potentiel sexuel, qui, pour s'extérioriser, doit s'organiser et s'articuler à travers les contacts avec le monde: les parents, la famille, la société. Il apparaît donc que c'est à travers la socialisation, que s'acquiert la sexualité (identité, attitudes, imaginaire, modes d'être sexuel...)

Or la socialisation ne vise pas à faire du garçon et de la fille des êtres identiques. On ne transmet pas aux garçons et aux filles les mêmes valeurs. Les éléments fondamentaux de la socialisation du garçon et de la fille me semblent être d'une part l'autonomie et d'autre part la dépendance. Plus grande dépendance de la femme, c'est-à-dire qu'elle puise plus facilement chez l'autre la confirmation de sa valeur, qu'elle est plus orientée par autrui que par elle-même par rapport à l'homme qui plus jeune est habitué à se débrouiller, à se défendre tout seul.

Même si on assiste aujourd'hui à une certaine *féminisation* de l'homme, la prédominance masculine, la plus grande valorisation de l'homme par rapport à la femme est encore marquée dans la majorité des secteurs de notre société. (1) De sorte qu'il m'apparaît encore vrai de dire aujourd'hui que nous vivons dans un monde d'hommes, dans une société d'abord masculine. C'est l'homme qui a accaparé le pouvoir, et, à partir de là, être différente pour une femme c'est être inférieure. Celui qui détient le pouvoir marque la différence dans une relation d'infériorisation, et cela se vérifie à d'autres niveaux plus réduits, que l'on pense aux patrons par rapport aux employés, aux parents par rapport aux enfants, aux plus vieux par rapport aux plus jeunes...

Il est important cependant de comprendre que l'homme lui-même est victime de ce conditionnement et qu'il a à faire face aux difficultés que cela peut impliquer pour lui au niveau de ses relations interpersonnelles et particulièrement dans ses contacts avec les femmes. Le comportement de l'homme québécois est lui aussi insatisfaisant (nécessité de faire des performances liée à l'assurance de sa virilité. . . , et dans ce sens il serait déplorable que les femmes copient le comportement masculin.

Très tôt, pendant que le petit garçon apprend son rôle d'homme: à lutter, se défendre, à ne pas pleurer, la petite fille, elle, apprend à être coquette, délicate, craintive et faible. Des phrases comme *un petit garçon ne pleure pas* témoignent de ce conditionnement. Lorsque le petit garçon apprend à être un dur, à se débrouiller tout seul, la fille, elle, cultive sa vulnérabilité et sa faiblesse, elle n'apprend pas à développer son autonomie mais reste tournée vers autrui pour solliciter aide et appui.

Dans l'enfance la femme apprend à être désirable, à plaire, à séduire. La femme se voit davantage comme *objet* sexuel, c'est-à-dire susceptible de plaire, d'attirer l'autre au lieu de se percevoir, elle, désirant l'autre. Ses fantasmes, ses rêves se situent à ce niveau dans une relation plus globale *romantique*. Lorsqu'elle *désire* rencontrer l'autre dans une relation interpersonnelle, le contact génital est mis au second plan, par rapport à la rencontre plus affective. Une étude effectuée dans un collège américain illustre ce phénomène. Ehrmann (2) montre, en effet, qu'il

n'est pas rare de trouver qu'un jeune homme qui fréquente avec assiduité une jeune fille, devenant plus impliqué émotionnellement avec elle, se montre par contre moins intéressé à s'engager avec elle dans une relation sexuelle, alors que pour la jeune fille le phénomène est inverse. Plus elle est impliquée émotionnellement et affectivement, plus son intérêt pour la relation sexuelle augmentera. La sexualité génitale n'est pas le but premier de la femme, mais elle vient pour compléter une relation déjà établie sur un autre plan.

Le comportement sexuel féminin: une concession à l'homme?

Le comportement sexuel de la femme se révèle conforme à son conditionnement. Dans l'échange sexuel, ce n'est pas elle qui prendra l'initiative de l'échange. Son rôle bien sûr aura été de se montrer attirante, de *montrer son plus beau profil* à l'homme mais ensuite elle peut seulement espérer être sollicitée. Si tel est le cas, si elle a attiré les regards de l'homme elle pourra alors accepter ou refuser ses avances.

S'il s'établit un lien amoureux ou affectif avec l'homme, elle se laissera conquérir. Mais dans le coït même, elle sera plus facilement passive, se soumettant aux caresses de l'homme. Le coït, pour elle, est moins une source de plaisir physique qu'une joie à satisfaire son partenaire, et d'établir un contact affectif avec lui.

La satisfaction dans la sexualité, le plaisir lui-même lui est dicté par le *code social*. On a toujours admis et accordé à l'homme le droit au plaisir

dans la relation sexuelle. Il n'en est pas de même pour la femme. D'abord on lui refusait carrément le droit au plaisir, plus tard on lui accordait la permission tout en lui soulignant que ce n'était pas indispensable et très rare, et maintenant les nouvelles pressions exercées sur la femme tendent à une obligation au plaisir.

En effet, si on se reporte à l'époque de nos grand-mères, une femme qui trouvait du plaisir dans le coït était une femme *légère*. A l'époque de nos mères, on se contente de dire que la femme parfois prend du plaisir au coït, mais qu'elle y trouve pratiquement autant de satisfaction à voir jouir son partenaire. L'orgasme donc est un luxe pour la femme. Aujourd'hui par contre, un nouveau mouvement semble se dessiner où la femme doit montrer du plaisir et où on l'invite même à simuler l'orgasme (*Sensuous Woman*) pour garder son homme. Ne peut-on pas croire que l'orgasme féminin ici est une valorisation, une assurance pour l'homme de sa virilité? Le besoin de faire des performances pour l'homme ne se mesure plus seulement quantitativement mais de plus en plus qualitativement: s'assurer de sa virilité devient lié au plaisir éprouvé par la partenaire.

Le comportement sexuel, comme la *réussite* sexuelle de la femme, ne m'apparaît pas plus aujourd'hui orienté vers la satisfaction de la femme. C'est encore un moyen de s'assurer les assiduités d'un homme. On y retrouve l'altruisme féminin ou . . . la dépendance. La sexualité de la femme est orientée en fonction de la satisfaction de l'homme. La satisfaction de la femme venant par

(1) A titre d'exemple il suffit de consulter le rapport publié par le Ministère du Travail du Canada: *Les femmes dans la population active 1970, faits et données* pour se rendre compte que quel que soit le secteur dans lequel elle travaille (du professeur d'Université à l'employé d'usine) la femme reçoit un salaire inférieur à son équivalent masculin.

(2) Ehrmann, W. 1959 *Premarital Dating Behavior*. Holt, Rinehart and Winston Inc., N.Y.

la sexualité

féminine

et à travers le plaisir de l'autre, et le plaisir ou sa simulation un moyen de plus pour assurer la permanence du lien de la femme à l'homme.

La relation sexuelle n'a pas comme but premier le plaisir, mais se révèle davantage une concession à l'homme pour un échange d'affection. Il est normal, dans cette perspective, que la femme n'y participe pas avec autant d'enthousiasme. Cette première constatation suffirait à justifier la passivité supposément innée de la femme et éclaire en partie les problèmes de frigidité féminine.

Image dépendante du corps

Mais à cette absence de motivation dans la relation sexuelle, vient s'ajouter l'élément manque de confiance ou insécurité de la femme face au comportement sexuel. Manque de confiance de la femme inscrit dans l'image négative de son corps. D'où vient ce sentiment d'insécurité, ou plutôt comment se construit l'image dépendante du corps?

Depuis qu'elle est petite, la femme apprend l'importance de son corps. Elle apprend la nécessité de plaire, d'être coquette, de séduire. Tôt la petite fille prend conscience de l'importance de la séduction dans ses relations avec les autres. N'emploie-t-elle pas ses trucs de séduction pour se faire *gâter* par son père, le premier homme qu'elle côtoie? Très tôt la petite fille comprend que c'est par la séduction qu'elle obtiendra la sécurité, la valorisation, en un mot qu'elle obtiendra les *faveurs* de l'homme.

Pour l'aider à devenir séduisante, on lui suggère un éventail de produits embellissants. Ce sont les maquillages, teintures à cheveux, faux cils, soutien-gorges. . . Car si la femme apprend qu'elle doit séduire, elle apprend aussi que pour séduire il faut qu'elle modèle son propre corps.

Son corps sans artifice ne saurait être à la hauteur du défi. Elle se maquille, remonte ses seins, se serre la taille, teint ses cheveux, multiplie les diètes. . . se transforme pour se donner un corps attirant et séduisant. Offrir un tel éventail de produits embellissants à la femme c'est lui dire que son corps *tout court*, son *tout nu* n'est pas assez beau, il faut le décorer. (3)

En même temps qu'elle comprend l'importance de l'apparence corporelle et de la séduction dans ses relations interpersonnelles, la femme entre en compétition avec un *idéal corporel* pratiquement irréalisable. Car si la société suggère des artifices et des produits tous plus magiques les uns que les autres pour rehausser le corps de la femme, elle donne aussi un modèle de corps féminin, un modèle de beauté à atteindre ou à imiter.

La publicité nous envahit, en effet, de modèles d'images de femme, auxquels on doit ressembler pour être attirante. Ne dit-on pas que les blondes ont plus de plaisir que les brunes!

La femme poursuit sans cesse la course à la beauté, multiplie les artifices pour y arriver, mais sans jamais y réussir tout à fait. Ses yeux resteront trop petits ou trop pâles, ses cils trop courts, ses cuisses et ses seins trop gros ou trop petits, ses cheveux trop foncés. . . La femme peut difficilement réunir tous les critères de beauté proposés; il en résulte une insatisfaction constante de son corps. Quels efforts la femme, qui a connu quelques grossesses et dont le corps commence à porter les marques du temps, doit-elle faire pour rester *dans la course*?

La femme n'aura *jamais* un corps satisfaisant à ces nombreux critères de beauté, et pourtant elle apprend que c'est à travers son corps d'abord qu'elle obtiendra plaisir et satisfaction, c'est par son corps qu'elle attirera les regards de l'homme, indis-

pensable à sa consécration de femme.

Une série d'interrogations se posent alors, face à la sexualité féminine. Comment la femme peut-elle avoir une image positive de son corps? Comment peut-elle être fière et sûre d'elle-même? Comment vit-elle alors l'expérience de nudité avec son partenaire? Il me semble, face à ces questions, que la femme ne peut s'engager dans une relation sexuelle avec la disponibilité et la liberté d'esprit que cela suppose. La femme ne peut être libre et avoir une attitude d'ouverture face à un partenaire qui est à la fois un juge. Comment peut-elle vivre cette expérience de nudité et avoir un échange sexuel satisfaisant, alors qu'elle n'est pas fière de son corps et qu'elle craint une remarque désobligeante de la part de son partenaire. Pourtant, on l'a vu, son éducation en fait une personne dont la valorisation dépend de l'approbation de l'autre et particulièrement de l'homme.

Au stricte niveau du comportement, la femme manque de motivation au plaisir pour s'engager dans une relation sexuelle. Le manque de motivation est d'autant plus grand, qu'il s'accompagne d'une épreuve d'humilité du point de vue de son image corporelle. Le conditionnement de la femme, par la socialisation, se traduit par un manque d'autonomie, un besoin de se tourner vers l'homme pour confirmer sa propre valeur. Par contre la société rend cette confirmation par l'homme dépendante des modèles proposés. Modèles irréalistes avec lesquels la femme peut difficilement entrer en compétition. Ce qui expliquerait, en partie, le sentiment d'insécurité de la femme dans la sexualité.

La femme vit cette insécurité dans le coit lui-même: peur de ne pas être à la hauteur gestuellement; insécurité à la suite de l'image négative de son corps et insécurité à cause de son manque d'autonomie qui rend l'approbation de l'homme indispensable à sa "survie" sociale.

(3) Il se dépense annuellement plus de \$418,334,023, millions dans l'achat de cosmétiques au Canada (statistiques de 1969).

La valorisation de la femme-épouse

Comme on l'a vu, la femme apprend très jeune à dépendre de l'autre, à trouver sa valorisation à travers les autres. Ce manque d'autonomie l'amène à avoir besoin du support de l'homme. Or la société officialise ce besoin en valorisant la femme épouse. La femme devient femme par le mariage. C'est le mariage qui consacre la jeune fille et lui permet de porter le titre de "madame". L'homme n'a pas cette consécration par le mariage. La femme devient "dame" quand elle a su attirer et garder un homme.

De même les femmes qui décident de ne pas se marier reçoivent la désapprobation sociale par le qualificatif péjoratif de "vieilles filles" alors que les hommes non mariés sont des célibataires ou même des hommes particulièrement lucides qui ont évité la catastrophe. Les hommes célibataires jouissent donc, au contraire de la femme, d'une certaine auréole de gloire qui en fait des hommes enviés.

La femme apprend à avoir besoin de l'homme et à trouver sa satisfaction dans la satisfaction de l'homme. Elle devient ainsi la candidate idéale au mariage. Le rôle de la femme est clairement défini dans la société, et il l'est uniquement dans le sens d'épouse et de mère. (4) Déjà, toute petite, la femme sait qu'elle fera comme sa mère. Elle épousera un homme semblable à son père et aura des enfants. Elle apprend aussi que le monde se divise en deux sortes de femmes: celle qui sera une épouse et une mère, et celle qui sera perdue sans remplir son devoir et subira la réprobation sociale.

On lui apprend, ou plutôt on lui laisse deviner, que la sexualité est orientée vers la procréation et que par le fait même est réservée au mariage. Par contre, on lui laisse entendre qu'il n'en est pas de même pour les hommes qui, eux, pensent

toujours à ça. On la met en garde contre les tentatives des garçons auxquelles elle doit résister si elle veut trouver un mari.

Les nombreuses mises en garde à la jeune fille reflètent bien la double socialisation des sexes. Dans cette perspective, autant la sexualité apparaît comme normale pour les garçons, autant le refus de cette sexualité apparaît de règle pour la jeune fille.

La femme apprend qu'il est préférable de se garder pour le mariage, de résister à toutes les avances, à nier sa sexualité jusqu'au mariage. C'est seulement dans le mariage que sa sexualité pourra s'exprimer librement. Mais ici on touche, je pense, à une cause de mésajustement sexuel des couples. On favorise la femme qui réprime le plus possible l'expression de sa sexualité hors mariage, alors qu'au contraire je suis tentée de dire qu'on valorise les expériences chez le garçon. Il en résulte que le mariage trouve deux partenaires tout à fait inégaux: un, expérimenté et l'autre, la femme qui n'a pas appris à vivre sa sexualité et qui, au contraire, a appris à la nier. Il est inévitable qu'on trouve un si grand nombre de couples mésajustés.

La "mauvaise" femme est sexuelle

Il est intéressant de voir à quel point notre société, à l'image de bien d'autres, rend inconciliable femme et sexualité. La société présente deux types de femme: la femme-mère, pure, sainte et asexuée, et à l'autre extrémité, la prostituée qui symbolise le mal et le sexe. En effet, les qualificatifs de "bonne" et "mauvaise" femme sont toujours attribués au sujet de la sexualité, une mauvaise femme est toujours sexuelle. L'homme, au contraire, est rarement "mauvais" dans sa sexualité si elle n'est pas déviante. Qu'on songe à la valorisation du type play boy ou

"don juan". Une forte sexualité chez l'homme est valorisée alors que la femme devient "une femme facile".

La femme peut être épouse-mère, alors bonne et sanctifiée parce qu'asexuée, ou bien elle est une mauvaise femme et alors sexuelle. Exprimer sa sexualité devient par le fait même une distorsion aux modèles proposés.

Une femme qui choisit le rôle d'épouse et de mère, valorisée dans notre société, choisit ainsi un certain type de comportement sexuel. Une sexualité limitée au mariage, sexualité plus passive et fonction des exigences de l'homme. La vie sexuelle sera à l'image du besoin sexuel de son partenaire. C'est le modèle traditionnel. Dans ce modèle, l'homme sacrifie sa liberté pour avoir "la sexualité" à demeure et la femme donne de la sexualité pour avoir de la sécurité.

Conforme au conditionnement reçu, la femme se consacre au bonheur de l'autre en échange d'une sécurité bien précaire. On y retrouve les caractéristiques de l'altruisme féminin, altruisme qui n'est peut-être possible que dans la négation de la personne elle-même.

Ce modèle se révèle insatisfaisant, car il place l'actualisation, la satisfaction de l'autre avant son propre accomplissement. Or, on ne donne pas ce que l'on n'a pas. Il me semble qu'une femme qui ne vit pas dans un cadre lui permettant un plein épanouissement peut difficilement contribuer à l'apanouissement des autres. La sexualité est partie fondamentale de l'humain et dans ce sens exige son actualisation, sa pleine réalisation.

De plus en plus de femmes, par contre, refusent ce modèle et se révoltent contre une telle situation. Elles envisagent alors leur rôle d'une façon plus égalitaire. Cette femme "nouvelle", plus autonome, essaie de

(4) Face à la valorisation sociale de la femme-épouse dans notre société, qu'on se réfère à l'importance donnée à la Fête des Mères, à la Sainte Mère de Dieu... Rien sur la femme comme telle.

la sexualité féminine

vivre avec sa sexualité. Mais ici encore cette option n'est pas sans difficultés.

La femme, alors sexuelle, moins dépendante de l'homme, se situe consciemment en dehors du modèle proposé par la société. A ce titre elle subit la réprobation de la plupart des hommes et même des femmes. Se situant en dehors du modèle proposé et valorisé par la société, cette femme vivra elle aussi avec un certain sentiment d'insatisfaction. Au fond d'elle-même, subsistera le doute du marginal, la crainte de ne pas être à la bonne place.

On le voit, peu importe le modèle auquel elle se réfère, la femme peut difficilement y trouver sa pleine réalisation. L'insécurité dans son rôle de femme, l'impression de ne pas être une femme complète, semblent être la loi de la femme contemporaine.

Le bilan de la situation peut paraître à prime abord pessimiste. Cependant, quand on saisit un peu le pourquoi des difficultés, on peut déjà entrevoir des solutions. C'est par son éducation que la femme devient passive et dépendante, pendant que le garçon apprend le contraire.

La richesse de la sexualité féminine

Mais l'apprentissage de la petite fille n'est pas uniquement négatif. La sexualité, en effet, se définit par une capacité d'établir des relations interpersonnelles, une capacité de communiquer avec l'autre. La communication avec les autres se fait de différentes façons, mais elle s'établit aussi avec le corps. Une sexualité épanouissante ne devrait pas être une simple recherche de plaisir, mais elle est enrichissante dans la mesure où elle nous rapproche de l'autre. Si la seule fonction de la sexualité était un plaisir physi-

que, la masturbation alors serait aussi satisfaisante qu'une relation sexuelle. Or, il me semble qu'il n'est personne encore pour affirmer une telle chose. Il nous est donc permis de croire qu'il y a plus que la satisfaction physique, plus qu'une décharge de tension. Il y aurait une autre dimension que le plaisir qui serait partie intégrante de la sexualité. Une dimension appelée amour, affection, tendresse...

La femme donne à la sexualité une signification plus émotive, plus imprégnée des valeurs affection et tendresse. On l'a vu, la femme s'implique plus facilement dans une relation sexuelle si elle a déjà un lien affectif avec le partenaire. La dimension amour, affection, tendresse est déjà intégrée à la sexualité féminine. L'homme, de par son apprentissage, éprouve par contre plus de difficultés à intégrer ces valeurs, à donner une telle signification à la sexualité. Il restreint plus facilement sexualité, à coïter et à plaisir.

Une illustration de la différence entre garçon et fille est donnée par Simon et Gagnon qui rapportent les fantaisies d'un garçon et d'une fille qui sortent ensemble. Les auteurs rapportent ainsi cet exemple: pendant que le garçon se demande jusqu'où la fille acceptera les caresses, si "elle marche"; la fille se demande si c'est l'amour de sa vie.

La fille perçoit d'abord sa sexualité dans une perspective de rôle social non sexuel. Elle se voit côtoyer des hommes, mais sans investir ces rencontres avec du génital.

Il en ressort que l'apprentissage sexuel des deux sexes est inadéquat à un échange corporel épanouissant, globalisant. L'homme aurait davantage tendance à restreindre la sexualité au plaisir au détriment des dimensions affection, tendresse, échange, communication. La femme, par contre, prive sa sexualité de la dimension plaisir tout en privilégiant tendresse, amour, sensibilité.

Le modèle masculin, lui-même incomplet

Un apprentissage sexuel sain ne doit pas amener la femme à copier le modèle masculin lui-même incomplet. Il s'agit pour la femme d'enrichir, d'augmenter sa sexualité de la dimension plaisir, tout en gardant l'aspect humanisant déjà présent dans ses contacts interpersonnels. Augmenter sa sexualité de la dimension plaisir, c'est apprendre à vivre sa sexualité comme un *pour soi*, pour un mieux vivre. C'est aussi apprendre à aimer son corps pour ensuite partager avec l'autre corporellement. Il appartient à la femme de faire la conquête de son autonomie.

La femme doit, pour y arriver, dépasser les modèles proposés par la société, modèles construits à partir de la dichotomie des *bonnes* et *mauvaises* femmes. Les dépasser en s'y opposant, en refusant de n'être qu'objet. Tant qu'on entretiendra le mythe de la mère-vierge, en opposition à l'image d'une Eve tentatrice et pécheresse, la femme ne trouvera pas assez de motivation à devenir sexuelle.

Conquérir son autonomie, c'est peut-être être capable de vivre pour soi, de trouver sa valorisation en soi. Apprendre à *être* avant de *paraître*: se considérer comme sujet et non plus uniquement comme objet.

En retrouvant son autonomie, en se considérant comme personne, la femme trouvera une nouvelle motivation à être sexuelle. Elle apprendra à désirer et plus seulement à être désirée et désirable. Sa sexualité ne serait plus un moyen pour s'attacher un homme, mais un mieux vivre personnel, permettant ensuite un échange d'autant plus enrichissant qu'il mettra en présence deux personnes, deux *sujets* autonomes. ●

Sexualité et communication

PAR JULES BUREAU

Professeur à la Section de sexologie,
Université du Québec à Montréal

Sexualité et communication fait référence à des institutions (couples, mariage, famille), à des valeurs et attitudes (aimer, procréer), à des comportements (parler, s'exprimer). Or il est vite dit qu'au Québec des changements sont survenus à chacun de ces niveaux et qu'en conséquence l'état actuel de la sexualité au Québec est très différent de celui du passé. Au-delà de cette affirmation, nous aimerions montrer que nous sommes encore loin de l'intégration aisée et souple de la sexualité dans nos comportements communicatifs.

Depuis quelques années déjà, les développements de la recherche en psycho-linguistique, en kinesthésie et sur le langage corporel ont permis d'identifier diverses interactions entre le langage verbal et non-verbal, entre la communication et le comportement. L'intérêt des chercheurs s'est d'abord dirigé vers les processus intellectuels et les phénomènes de communication. Plus tard, une autre préoccupation est apparue: celle de l'impact émotif du langage. Il faut attendre les travaux de Birdwhistell et Fast pour obtenir un certain cadre théorique à l'analyse du langage non-verbal: le geste, l'expression faciale, etc. Plus encore, ces auteurs tentent d'opérationnaliser le langage non-verbal, d'en dégager les éléments, de proposer une syntaxe et un vocabulaire.

Si le langage verbal et non-verbal a des implications sur la pensée, l'affectivité et le comportement, nous pouvons nous demander ce qu'il peut apporter dans le contexte de la sexualité. C'est dans cette optique

que nous avons tenté d'explorer le langage sexuel au Québec. Au départ, il est plausible de dire que le langage sexuel (verbal et non-verbal) des individus, indépendamment du niveau de conscience que chacun a de cette dimension, influence le genre de sexualité vécue par eux dans une société donnée et vice versa, que le vécu sexuel influence son langage. Le sujet est très vaste et nous n'avons nullement l'intention d'être exhaustif. Nous limiterons notre présentation à quelques travaux effectués dans notre contexte culturel.

Nos contacts avec des groupes de jeunes et d'adultes en éducation populaire sur la sexualité et notre expérience clinique nous apprennent rapidement la déficience des gens au niveau de l'expression et de la communication sexuelle. Que ce soit la manifestation de notre vécu (i.e. ce que nous ressentons, ce que nous éprouvons), la situation de l'émetteur (i.e. les circonstances de temps et de lieu), que ce soit la formulation du message ou la perception du récepteur (i.e. ce que je comprends d'elle ou de lui), le malaise, le méajustement ou la mésentente se ramène souvent à un problème de communication. Il serait sans doute excessif d'affirmer que nous connaissons le langage des Québécois (plusieurs recherches sont à faire) mais plusieurs éléments recueillis dans notre expérience citée plus haut nous permettent de soulever quelques hypothèses sur la déficience de notre communication. Nous nous centrerons sur un élément du langage verbal: le vocabulaire, et sur une dimension du langage non-verbal: le geste.

LE VOCABULAIRE SEXUEL

Nos difficultés d'expression pour parler de sexualité se traduisent nettement sur le plan du vocabulaire. Si les mots font défaut ou s'ils sont inadéquats, il nous est difficile de communiquer et même de vivre les diverses subtilités des réalités sexuelles. Bien plus, lorsque ces mots reflètent nos préjugés, nos attitudes négatives, la communication devient ambiguë et la compréhension des messages est faussée. Ces difficultés peuvent se grouper en quelques catégories:

1. Les mots qui expriment les comportements sexuels décrivent rarement la qualité émotionnelle de ces comportements ou leur degré d'intensité.

Faire l'amour est la périphrase qui sert à la majorité des québécois pour exprimer une rencontre sexuelle coïtale. Elle a l'avantage d'être *douce* et le désavantage d'être souvent **in-signifiante**. Elle respecte le mythe que sexualité doit se faire nécessairement dans l'amour mais elle oublie tout autre vécu, comme faire plaisir, recevoir des plaisirs, s'affirmer, consoler, etc. qui peut se traduire dans une rencontre sexuelle coïtale. Bien sûr que l'on peut faire l'amour à une personne que l'on aime tendrement, mais comment faire l'amour avec une prostituée ou une compagne d'occasion.

Ces coïts sont beaucoup plus des rencontres sexuelles que des relations sexuelles amoureuses. La rencontre sexuelle de deux jeunes adolescents dans un esprit souvent d'affirmation de soi, de découverte de soi sinon d'hostilité ou d'agressivité est beaucoup plus une coopération sexuelle entre protagonistes qu'un échange amoureux entre partenaires. Le contenu émotif, la signification et l'intentionnalité de ces divers coïts sont différents et la réduction de toutes ces rencontres à une seule expression *faire l'amour* a pour résultat d'établir souvent des jugements hâtifs et superficiels. Par exemple, des parents pour qui faire l'amour a nécessité de longues années de joies et de peine commu- ➤

sexualité

nes, peuvent difficilement accepter que les adolescents "fassent l'amour" à 17 ans mais accepteraient peut-être qu'ils établissent une "coopération sexuelle" dans une perspective de découverte de soi.

Il est d'usage pour certains de distinguer le génital du sexuel. On qualifie par exemple les organes sexuels d'organes génitaux et on les isole de toute la personne. On les *chosifie*. On accepte d'être sexuel avec tout le monde mais d'être *génital* seulement avec l'être aimé. Ce terme *génital* fait référence à *engendrer, procréer* et nullement aux autres fonctions de l'appareil sexuel humain. Bien sûr, les organes sexuels servent à l'occasion à procréer ou engendrer mais ils servent aussi à aller vers l'autre, à recevoir l'autre, etc. et ces fonctions ne sont nullement procréatrices. Or parler du *génital* c'est limiter la fonction, du moins l'acceptation des autres fonctions des organes sexuels. Il convient mieux de parler d'organes sexuels qui peuvent à l'occasion être génitaux tout comme une relation sexuelle peut être à l'occasion génitale lorsque l'intention de procréer y est incluse.

Un langage plus *ecclésiastique* parlera d'*acte sexuel*, d'acte conjugal, d'acte du mariage pour signifier le coït. La rencontre sexuelle entre deux personnes est une relation, une association. Or, logiquement **acte sexuel** serait beaucoup plus un comportement sexuel solitaire comme la masturbation. Assimiler la rencontre sexuelle à un acte sexuel, c'est l'isoler de son contexte de relation interpersonnelle et la limiter à une juxtaposition d'organes sans référence au temps, aux émotions, au vécu des deux partenaires.

Enfin, le langage plus populaire est encore farci de termes négatifs ou agressifs accrochés à la relation sexuelle. A titre d'exemple, retenons les mots *fouerrer* et *mettre*.

Fouerrer. La rencontre sexuelle désignée par ce terme est nettement agressive envers la femme qu'il s'agit de remplir avec force et énergie. Si ce terme doit rester pour désigner la relation sexuelle, il faudrait le réserver à la rencontre agressive, incarnée dans une relation interpersonnelle d'hostilité.

Mettre. Même si ce mot n'a pas la coloration agressive du précédent, il n'en demeure pas moins qu'il dénote une attitude active de l'homme et passive de la femme. Ce terme, à mon avis, serait acceptable s'il servait à désigner une rencontre où la relation interpersonnelle de l'homme et de la femme est installée sur un continuum d'activité-passivité.

Il appert des remarques précédentes que le vocabulaire et les expressions utilisées pour désigner la relation sexuelle coïtale signifient souvent des réalités différentes. C'est ainsi que certains contacts sexuels ou épisodes sexuels sont faussement considérés comme des relations sexuelles.

Ces réflexions pourraient s'appliquer aussi à des expressions telles que relations sexuelles pré-maritales (souvent anti-maritales parce qu'elles empêchent le mariage), jeux pré-coïtaux, préludes amoureux (nullement pré-quelque chose mais autonomes et intégrés à l'intérieur de la rencontre sexuelle).

2. L'absence de connaissances sur la nature et la signification de différents comportements sexuels conduit à un langage imprécis qui assimile des comportements nettement différents.

Le comportement sexuel du jeune enfant est assimilé, pour nos yeux d'adultes, à notre comportement sexuel. La curiosité sexuelle de l'enfant qui découvre son corps et celui de l'autre est jugé comme un voyeurisme adulte et il est condamné et puni comme tel. Il faudrait envisager ce comportement en termes de découverte de l'enfant plus qu'en terme de vision viciée. Assimiler la manipulation par l'enfant de ses organes sexuels à la masturbation, suppose dans ce comportement toute une charge émotionnelle qui est beaucoup plus dense que la sensualité qui se permet le jeune enfant en manipulant son pénis ou son clitoris.

3. Une certaine "folklorisation" de notre langage sexuel conduit souvent à une symbolisation de la sexualité qui est nettement négative envers la femme et à une ambivalence face à la sexualité.

Il est navrant de constater que la double norme (permissivité pour les hommes et sévérité pour la femme) s'exprime dans le vocabulaire utilisé. On parlera de *Don Juan*, de *tombeur de femmes*, de *coureur de jupons*, de *casanova* pour l'homme au comportement hétérosexuel intense, mais sa contrepartie féminine sera une *traînée*, une *putain*, une *mauvaise fille*. On parlera de *vieille fille* pour la femme qui ne s'est pas mariée mais de *célibataire* (avec soupçon d'envie) pour le *vieux garçon*.

Il existe une nette tendance à parler d'intimité sexuelle ou de caresses intimes pour les comportements sexuels qui n'ont rien d'intimes c'est-à-dire qui ne proviennent pas de l'intérieur et du profond de l'individu et qui ne rejoignent pas l'intérieur et le profond de l'autre. Certaines de ces caresses *intimes* ne sont malheureusement que des touchers superficiels, sans âme et aussi sans engagement. Tous se souviennent également de la catégorie des *péchés de la chair* du petit catéchisme: c'était les pensées impures, les désirs impurs, les mouvements impurs de la chair, les jeunes filles pures qui finalement étaient toutes autres que pures parce que mélangées, troubles, altérées par leur absence d'authenticité et par leur rigidité.

Il nous a paru intéressant d'aborder cette question du vocabulaire sexuel par une approche plus globale **sans tomber dans une interprétation arbitraire**. Passons maintenant à un point de vue plus descriptif.

Une étude exploratrice du langage sexuel de 10 couples canadiens-français apporte des résultats très intéressants. (1) Le vocabulaire sexuel du jeune homme est varié et imagé, mais avec le mariage, les mots-images ont tendance à disparaître pour laisser la place à des mots plus *techniques*. Avant le mariage, le garçon utilisera par exemple pour parler des *seins*, des mots colorés, **BUMPERS**, **TABLETTES**, mais ces derniers disparaissent après le mariage et on y retrouve plus de mots techniques, **SEINS**, **MAMELLES**. Le même phénomène s'observe pour le pénis, la vulve, le vagin, les testicules. Les sujets expliquent ce changement dans leur vocabulaire

et communication

par une certaine maturité qu'ils ont acquise avec le mariage, par le phénomène de la vie commune ou une certaine disparition de la gêne. Les jeunes filles par contre, avant le mariage ont un vocabulaire sexuel assez restreint et technique mais qui s'élargit un peu plus et se colore avec le mariage. Une jeune femme donne même un prénom au pénis de son mari.

Il serait trop facile ici de dire qu'il s'agit d'une des conséquences d'une société qui favorise davantage l'expression de la sexualité chez l'homme et la répression de la sexualité féminine. Nous croyons beaucoup plus à une absence d'apprentissage, chez la femme, favorisée par un contexte culturel qui lie la sexualité féminine au mariage. Aussi il est plausible d'affirmer que le mari devient un peu le guide qui permettra à sa femme de communiquer plus explicitement sur la sexualité. Mais au total la situation n'est pas aussi simple. Même si le mariage a tendance à favoriser une assimilation réciproque du vocabulaire sexuel des partenaires, même si la femme élargit son vocabulaire, l'homme aussi change et restreint davantage ses expressions à des mots techniques qui sont souvent ceux de son épouse. Il est fort possible pour les raisons soulignées plus haut que l'époux soit desservi par son langage populaire souvent incongru par rapport à son vécu sexuel et qu'il préfère se limiter aux mots techniques plutôt que traduire une fausse réalité par des mots inadéquats. C'est ce qui explique à notre avis, qu'en général, chez le couple marié, la technicité des mots est dominante même si certaines expressions populaires demeurent. Il serait presque souhaitable que les couples développent leur vocabulaire sexuel qui tout en permettant d'échanger, traduirait mieux leur contenu émotif.

Une autre explication possible de cette évolution du vocabulaire est liée à la nature même de l'intimité maritale. L'échange corporel, la vie sexuelle plus quotidienne favoriserait le développement de la communication non-verbale au détriment de la communication verbale. Celle-ci se refroidit; il n'est plus nécessaire de parler puisqu'on peut faire.

Mais comme pour *faire ensemble*, il faut se parler, on retombe dans une espèce d'insuffisance de communication. En effet, l'expérience clinique nous montre que plusieurs difficultés de comportements sexuels ont comme fondement une déficience de la communication verbale. Ou bien les deux vocabulaires sont distincts, ou bien les dimensions émotives des mots utilisés ne sont pas perçus de la même façon par l'émetteur et le récepteur.

En définitive le vocabulaire sexuel a un rôle important pour l'individu et le couple. Il permet la communication instrumentale mais aussi la communication incidente émotive du vécu de l'individu. Les faiblesses que nous observons dans les distances entre le mot et son contenu, entre la réalité et l'expression entraînent toute une série de difficultés dans les relations interpersonnelles.

LE GESTE

Le corps est un véhicule de communication et le toucher, un instrument qui peut permettre de traduire un vécu peut-être aussi varié que celui transmis par la parole. Il semble cependant plausible d'affirmer que c'est souvent à notre insu que nous touchons et que nous sommes touchés. Comme la parole qui ne dit rien, qui n'est pas écoutée ou qui ne se fait pas comprendre, le toucher peut être vide, mésajusté ou **insignifiant**. Pour nous, québécois, le toucher a facilement une note peccamineuse: *mauvais touchers, jeu de mains, jeu de vilains*. Il n'est pas rare non plus qu'en interrogeant des gens sur leur sensualité tactile ils nous répondent: *nous sommes sensuels deux fois par semaine*, assimilant rapidement sensualité tactile à rencontre sexuelle coïtale.

Les facteurs culturels influencent sûrement la signification, la *quantité*, le type et les circonstances du toucher. Jourard (1968), par exemple, observa des *quantités* différentes de touchers lors de conversations ordinaires dans un restaurant aux quatre villes suivantes: San Juan (Porto Rico) 180 touchers dans une heure de conversation.

Paris (France) 110 touchers dans une heure de conversation.

Londres (Angleterre) 0 toucher dans une heure de conversation.

Gainesville (Florida) 2 touchers dans une heure de conversation.

Nous nous sommes amusés à la même observation dans un restaurant de Montréal. Dans une heure de conversation à table, un homme et une femme d'environ 30 ans se sont touchés cinq fois mais d'une façon instrumentale: pour demander le sel ou offrir le pain. Même si les facteurs culturels importent dans l'explication du toucher, il faut faire référence à la satisfaction du toucher pour comprendre la signification globale de ce geste.

En effet, pour réduire l'insatisfaction dans une communication verbale, il faut d'abord en prendre conscience, la mesurer et, ensuite seulement, recourir au dialogue. Dans cette optique de développement d'une relation interpersonnelle, la réduction de l'insatisfaction du toucher interpersonnel prend une dimension importante. Au bout, il faudrait inventer un dia-geste (toucher au travers, toucher pour atteindre) qui permettrait de fondre nos distances.

Mais est-il possible de déceler et de mesurer la satisfaction ou l'insatisfaction du toucher dans une relation interpersonnelle? Nous avons tenté de le faire. (2)

Jourard (1968) a étudié les relations entre "dévoiler le soi" (disclosure of self) et le fait de permettre aux autres de toucher les différentes parties du corps. Pour une étude empirique sur l'accessibilité du corps, il utilisa un schéma du corps humain qu'il divisa en différentes zones corporelles. Nous eûmes l'idée d'appliquer cet instrument à l'étude de la satisfaction du toucher dans une relation interpersonnelle matrimoniale.

Un des facteurs les plus importants dans la satisfaction du toucher mutuel d'un couple est fonction de l'absence de distance entre la performance d'un conjoint et l'attente de l'autre. Il nous a paru intéressant d'aborder cette mesure de la satisfaction sans préciser le type de touchers (caresse, effleurement, etc.) et

sexualité

sans spécifier le type de rencontres (rencontre coïtale, intime, de salutations, etc.). Ainsi, le phénomène *satisfaction du toucher mutuel* est étudié dans le contexte global de l'échange dans un couple.

Dans cette étude, nous avons questionné 20 personnes (10 couples) sur leurs attentes et sur la performance de leur partenaire sur le plan du toucher.

L'analyse des moyennes de la performance et de l'attente sur chacune des régions corporelles révèle les conclusions suivantes: les hommes sont **sous-touchés** i.e. leur attente est plus grande que la performance de leur épouse et cela, sur la majorité des zones corporelles; les femmes sont **sur-touchées** i.e. que leur attente est moins grande que la performance de leur époux et cela, sur plusieurs régions corporelles.

Si les femmes sont sur-touchées, il n'en demeure pas moins qu'elles ont une plus grande attente que les hommes d'être touchées.

Un examen des scores de performance et d'attente des deux sexes sur les diverses zones nous permet d'observer:

1—les zones les plus touchées chez l'homme sont la région pelvienne et la bouche, chez la femme, les seins et la bouche;

2—les zones les moins touchées chez l'homme sont les jambes et les pieds, chez la femme, les cheveux et le front;

3—les attentes de l'homme sont très grandes au niveau de la région pelvienne, de la bouche et des fesses, les attentes de la femme sont très grandes au niveau de la région pelvienne, de la bouche et des seins.

Ces observations nous amènent à considérer la satisfaction et l'insatisfaction du toucher chez l'homme et la femme. En considérant la distance entre la performance de l'un et l'attente de l'autre comme signification d'insatisfaction, nous remarquons une distance importante sur certaines zones corporelles. Il y a chez la femme 4 zones où cette distance existe: les cheveux (elle n'est

pas assez touchée), les seins (elle est trop touchée), la région pelvienne (elle est trop touchée), les cuisses (elle est trop touchée). Chez l'homme, nous remarquons une seule zone, les seins où il n'est pas assez touché.

Il s'agit maintenant de dégager la signification des résultats pour une meilleure compréhension du toucher comme moyen de communication. Le résultat le plus important de cette étude est, à notre avis, l'existence dans le toucher de distance entre la performance de l'un et l'attente de l'autre chez des couples mariés depuis plus de 10 ans. Cette distance qu'on peut assimiler à de l'insatisfaction suppose que les couples (du moins ceux de notre échantillon) échangent peu sur leurs attentes respectives en ce qui concerne le toucher. Les femmes sont particulièrement insatisfaites dans leurs attentes. Dès lors, soit qu'elles soient plus ambiguës dans leurs messages à leur partenaire, soit qu'elles verbalisent moins leurs attentes, soit que leur partenaire ne comprenne pas leurs messages, soit qu'il projette par son toucher sur l'autre ses propres attentes. Dans un cas comme dans l'autre, il faudrait raffiner l'envoi du message et mieux préciser ses attentes. Il est fort probable que c'est la dimension non-verbale du message qui risquerait de jouir de la meilleure réception puisque le toucher est un instrument non-verbal de communication.

Les résultats soulèvent plusieurs questions: pourquoi les hommes sont-ils sous-touchés et les femmes sur-touchées? Les résultats seraient-ils les mêmes si nous avions utilisé un échantillon de jeunes couples? Comme les zones corporelles reliées à la rencontre sexuelle proprement dite sont plus touchées que les autres, il est possible de supposer que, si nous avions **distingué** les types de rencontres, les résultats seraient différents.

Nous croyons toutefois pouvoir affirmer que, pour des couples, le toucher "général" prend une couleur particulièrement érotique mais qu'il serait possible de cerner plus précisément les contenus émotifs et les dimensions du toucher si nous dis-

tinguions les différents types de rencontres pour les partenaires d'un couple.

Les résultats furent complétés par une description personnelle écrite par chacun des sujets sur le sens qu'il donnait à leur corps et à la caresse. Ces descriptions nous permirent de regrouper en deux catégories le sens du corps et de la caresse: a) Le corps et la caresse *pour l'autre*: v.g. *caresser, c'est vouloir apporter des joies et des plaisirs à une personne qu'on aime. Le corps, c'est l'habitat de l'Esprit, c'est ce qui nous permet de nous reproduire*; b) Le corps et la caresse *pour soi*: v.g. *la caresse pour moi, c'est la paix, la douceur, la joie de vivre. Mon corps, c'est un arbre qui doit grandir et m'apporter les meilleurs fruits possibles.*

Nous observons une relation entre une conception du corps et de la caresse *pour soi* et le fait d'être touché et de vouloir être touché souvent et sur plusieurs zones. De même, nous observons une relation entre le corps *pour l'autre* et le fait d'être peu touché et de vouloir être peu touché.

Ces derniers résultats nous laissent songeurs. S'agit-il de l'influence de l'intégration de certaines valeurs (dichotomie corps et âme, corps instrument de l'âme, etc.) sur l'image de soi et sur le comportement du toucher? Le *toé, tais-toé* verbal signifie *tu n'es pas apte à parler* — le *toé, tais-toé* non verbal a réussi à nous rendre sinon aphones du moins gauches, insatisfaits et d'autant plus que la communication du geste se rapproche plus de la sexualité.

Nous n'avons pas l'impression d'avoir dressé un véritable réquisitoire contre la pauvreté de notre langage sexuel ou contre notre insuffisance sexuelle. Nous avons plutôt tenté de proposer quelques réflexions sur les liens entre sexualité et communication. Si nous ouvrons maintenant notre perspective et considérons l'interaction individu-société, face au langage sexuel. Van Ussel (1971), par exemple, souligne que la langue française du XVI^e siècle possédait trois cents mots pour désigner l'acte sexuel et quatre cents pour nommer les parties sexuelles. Il note que les

et communication

civilisations sexuellement pauvres ne disposent, pour parler de la sexualité, que d'un vocabulaire médiocre. Cette vision quantitative de la qualité d'un vocabulaire nous semble plutôt courte. D'ailleurs le génie inventif des québécois n'a rien à envier à nos pères du 16^{ème} siècle sur la *quantité* de mots. Un inventaire rapide des expressions qui désignent le coït dans notre vocabulaire décèle rapidement quantité de mots et d'expressions, aussi savoureux qu'imaginés, mais comme nous l'expliquions plus haut, ce n'est pas la quantité qui fait défaut mais la distance entre l'expression et le vécu. En effet si nous pouvons retenir une idée de notre réflexion, c'est que nous vivons une distance dans la communication en sexualité: distance entre le mot et l'émotif, distance entre le verbe et la réalité, entre l'attente et la performance. Si distance est assimilable à insatisfaction, nous avons tout un lot d'insatisfactions.

Ces observations nous laissent toutefois insatisfait. N'y a-t-il pas à l'intérieur de la sexualité une explication plus significative de ces difficultés de communication? Bien sûr qu'il faut sortir de l'homme et examiner ses oeuvres, les mesurer pour le comprendre mais il faut retourner en lui pour saisir tout le génotype de sa communication. Ce retour à l'intérieur nous permet de proposer que **la sexualité humaine est un moyen de communication et que la distance observée plus haut doit se comprendre dans ce contexte: le langage, le vocabulaire, le geste, la caresse n'entourent pas la sexualité mais sont à l'intérieur de celle-ci et s'il y a distance, c'est que cette distance est à l'intérieur de la sexualité.**

LA SEXUALITÉ: MOYEN DE COMMUNICATION

Deux souvenirs de lectures engagent ma réflexion: chez les primates, dans la famille des grands singes, à l'approche du coït, la communication verbale (les cris et les chants) entre les deux partenaires diminue et la communication non-verbale

(mimiques, gestes) augmente pour finalement se préciser et se limiter aux touchers et aux caresses (Morris, 1967: Ford et Beach, 1951). Cette transformation rapide et courte, se retrouve plus subtile et prolongée chez l'homme. *A mesure que nous approchons du dénouement de la tension sexuelle, le langage doit renoncer à son office d'éclaircissement par voie directe. Il doit disparaître, comme tel est le cas chez tous les partenaires qui atteignent le point où ils se dépouillent de leurs visions intérieures, de leurs anticipations imaginaires, de leurs déclarations emphatiques pour laisser parler leur corps.* (Duyckaerts, 1964, p. 288).

Qu'y a-t-il dans cette caresse, dans ce contact des corps qui réduise au silence les mots et adoucisse le geste? C'est que **ce contact de deux chairs est lui-même communication, communication pleine et subtile qui efface et tait toute parole.** La caresse est plus qu'un geste ou même qu'un symbole comme le mot, c'est un langage, une conversation. Par la caresse, ma main transporte mon émoi, le transmet à la chair de l'autre et reçoit de cette chair son émoi qu'elle me rapporte et ainsi augmente le mien. En plus de l'émoi, ma caresse me contient et me transmet à l'autre mais l'autre aussi m'est rapporté et transmis. Aucune parole ne peut autant me communiquer parce que cette caresse est plus qu'un simple transport d'un contenu ou d'un sens, mais le sens et le contenu habite ma main. Ce contenu naît et renaît, se transforme dans la rencontre avec l'autre et plus cette rencontre se prolonge, plus ce sens change de proportion. Or, ma caresse est le résumé ou la synthèse de ma sexualité. Mais l'échange avec l'autre est nécessaire. Sans cet échange, mon geste n'est plus une caresse, ma rencontre n'est plus partagée. **Ce va et vient** de l'autre à moi, de moi à l'autre empêche *ma propre recherche* en l'autre. C'est l'échange qu'explique ma caresse et sans lui ma caresse n'est qu'un geste vide, parce que le contenu l'a quittée, comme les mots qui ne sont pas paroles. Mais l'ambivalence plane sur ma rencontre. La poursuite, le prolongement de cette caresse est menacé

par son contraire. L'autre envahit tellement mon être que je risque de demeurer en moi, bouleversé par l'émoi reçu. Empêché par le plaisir débordant de mon propre corps de retourner vers l'autre, je sombre en moi; par contre, l'envahissement de ce plaisir est lié et multiplié par sa réponse et, c'est le plus profond de mon être qui est touché et la touche. Comme Narcisse devant le miroir de l'étang essaye sa sexualité pour mieux la communiquer, ainsi le *post coitum, animal triste est* n'est juste que si ma communication s'est arrêtée et si je me contente du berceement de mon émoi. Ma caresse pourtant n'est plus triste si j'ai dépassé mon corps et son corps, et rejoint l'autre.

Cette analyse du sommet ou du couronnement de la rencontre sexuelle montre que celle-ci a toutes les couleurs et les dimensions d'une communication. Si je retourne au début de cette rencontre sexuelle et si j'en examine les éléments, les mêmes caractéristiques se retrouvent.

L'être humain transporte toujours avec lui le signe de sa sexualité comme un téléphone, son cadran. L'homme est toujours prêt à communiquer sexuellement parce qu'il a réussi à *dégénitaliser* sa sexualité pour la *corporaliser*. Ses yeux, ses mains, son sourire, sa bouche, ses seins, son corps sont tous des signes possibles de devenir *signaux* de sa sexualité. Mais même si l'homme porte sur son corps les signes de sa sexualité, il demeure ambivalent pour les utiliser. Il souligne ces signes par ses cosmétiques et ses vêtements (v.g. les seins cachés de la femme mais exagérés par ses vêtements) comme s'il tenait à dire à tous sa sexualité mais aussi à dire son refus de l'utiliser avec tous: *je suis sexuel et je suis capable de rencontre sexuelle.* Ainsi, en sexualité, la communication tacite ou non verbale précède et suit la communication verbale. La parole sexuelle est inscrite dans notre corps et littéralement collée à notre peau, la femme dialogue par les formes de son corps: la prostituée l'offre et la pucelle le retient. Il y a dans les postures, les sourires, les mouvements des yeux, les manières, tout un contenu de

communication

sens qui va de la simple présence à la profondeur de l'être. La communication tacite peut s'élaborer à l'infini et dépasse aisément les mots si limités et si difficiles à nuancer. Elle précède les mots mais ne les remplace jamais. Ceux-ci commencent par éloigner (parler de pluie et de beau temps) avant de rapprocher par des paroles de tendresse.

La sexualité n'est pas seulement et simplement une fonction reproductrice: elle exprime aussi l'affection mais peut dire l'hostilité, la domination ou la subordination; elle contient et résume la matière de la relation à autrui sur plusieurs dimensions: force-faiblesse, grandeur-petitesse, etc. Le sens, les buts, la direction de la sexualité non-procréatrice pourraient s'expliquer selon ces dimensions. Cette sexualité ne serait pas au terme d'une relation interpersonnelle réussie mais elle est présente du début à la fin. Le message sexuel a cette multifonction, il donne de nouvelles informations mais il intègre soit pour mettre le système en opération, soit pour le conserver ou pour raffiner le processus interpersonnel. Toutes ces dimensions font ressortir la richesse et la densité de la communication sexuelle et la difficulté de l'étude nomothétique. Après l'envoi et la réception du signal, les deux partenaires sont en marche vers l'unité: ensemble, ils vont de la joie de la compréhension mutuelle à l'établissement du lien. A chaque étape, ils peuvent briser leur communauté, se séparer; s'ils continuent sans s'arrêter, sans se bloquer à une étape, ils aboutissent à la formation du lien sexuel.

En rassemblant toutes ces observations et ces réflexions, la communication nous apparaît comme cette dimension privilégiée de l'être humain où la sexualité se reformulerait et prendrait toute sa signification dans l'échange interpersonnel. La qualité de communication du comportement sexuel me sert alors de guide et peut-être de critère de mon développement. ●

(1) Mailloux, F., O'Neil, D. (1971), VOCABULAIRE SEXUEL ET COUPLE, Sexologie, U.Q.A.M.

(2) Bureau, Jules, (1971). TOUCHER ET ETRE TOUCHÉ, Essai expérimental. Sexologie, U.Q.A.M.

AS-TU DEUX MINUTES?

Lis le nouveau
QUÉBEC-PRESSE



cinéma québec

Dans chaque numéro:
informations
critiques
analyses
documents
et entretiens
sur le cinéma québécois
et international.

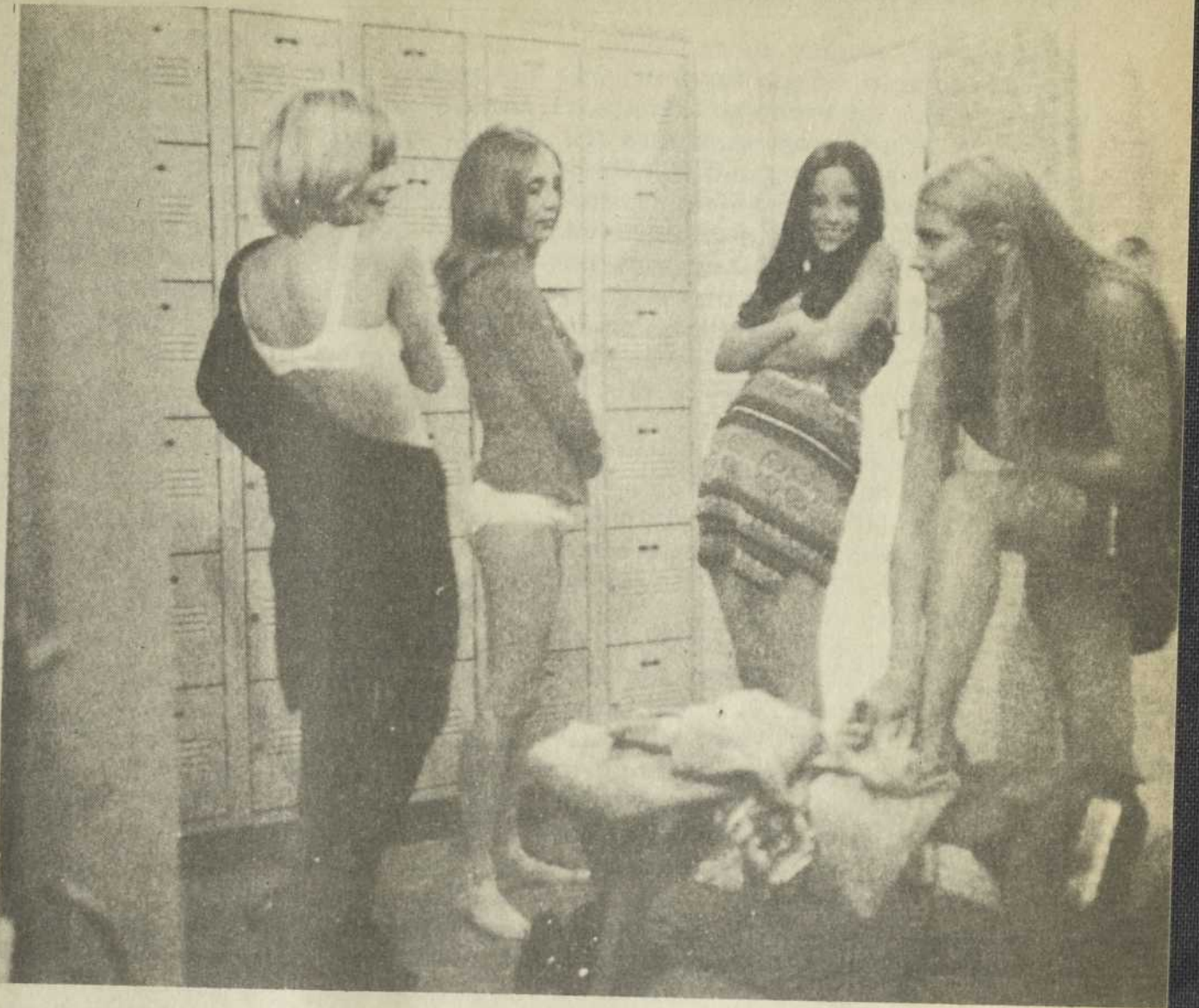
Abonnez-vous.

10 numéros \$6.50
étudiants \$5.00

cachés et montrés le sexe

PAR JEAN-PIERRE TREMPE
Professeur à la Section de sexologie,
Université du Québec à Montréal

"L'initiation", ou le montré sexuel.



"Le Rossignol et les cloches", ou le caché sexuel.



montrer

Les idées de progrès, de renouveau, de changement en profondeur ont été associées, un moment, dans nos esprits, à ce qu'il est convenu d'appeler la *révolution tranquille*. Aussi la victoire-surprise de l'Union nationale en 1966 laissa croire à plusieurs que nous étions devenus un peuple fatigué prêt à sombrer de nouveau dans l'indifférence. Mais nous nous trompions. Car le parti de Daniel Johnson s'est aussitôt engagé dans la voie nouvellement tracée par ses prédécesseurs, et ce que nous croyions être de l'indifférence ou de l'épuisement allait vite se transformer en contestation, en affirmation de soi et en cris. Il suffit de se rappeler, en vrac, la visite de De Gaulle, les événements de St-Léonard et de la St-Jean-Baptiste, l'élection de 7 députés péquistes, la répression d'octobre '70, etc. Tous ces faits n'ont pas de quoi surprendre outre mesure. Ils sont portés, appelés même par une situation collective anachronique depuis longtemps reconnue.

Notre recherche actuelle d'une identité et d'une dignité collectives s'accompagne cependant d'une série de faits qui ne laissent pas d'étonner. Je pense, ici, à cette remise en question globale de nos valeurs et de notre code éthique traditionnel, que ce soit sur le plan de la famille, de la pratique religieuse, de la drogue ou de la sexualité. L'expression *remise en question globale* m'est venue spontanément à l'esprit. Mais je ne crois pas qu'elle soit tout à fait exacte. La différence ou la nouveauté dans tout ceci me paraît plutôt résider dans le **montré** par opposition à ce **caché** dans lequel nous avons vécu jusqu'à tout récemment.

Le montré sexuel au cinéma

C'est précisément à l'aide de ce couple *caché-montré* que j'essaierai de voir au cours de cet article si ce **montré sexuel** que nous connaissons au Québec peut prendre le sens d'une affirmation significative de soi.

Le cinéma me paraît être le lieu privilégié ces années-ci du montré sexuel au Québec. Il est possible de croire que l'assouplissement de la censure à ce sujet est la réponse

logique du gouvernement à notre ouverture plus large d'esprit. La grande vogue des films érotiques laisse supposer qu'il y avait déjà là un important besoin à satisfaire. Il est vrai, par ailleurs, que la mise en marché de produits de consommation crée la demande, surtout si elle est appuyée par une publicité convaincante. Il est juste de dire aussi que la permissivité favorise l'expression d'une conduite. Ce qui me paraît cependant plus important, et nouveau à la fois, c'est que des comédiens québécois, bien de chez nous, ont sur les écrans des conduites sexuelles manifestes (1). J'ignore jusqu'à quel point leur participation assure à ces films la popularité que l'on connaît, surtout si l'on constate qu'il se consomme une quantité assez impressionnante de films érotiques d'importation. Mais ce dont je suis sûr c'est que ces comédiens ne sont pas perçus par les spectateurs d'ici au même titre que les vedettes étrangères. Les fantasmes qu'ils éveillent, les messages qu'ils véhiculent dans leur exhibition sexuelle ne sauraient se réduire, s'assimiler au sens qu'acquiert une même conduite tenue par des comédiens qui n'appartiennent pas à notre moi collectif. Nous n'avons qu'à penser à la position exceptionnelle, et savamment entretenue, qu'occupent nos vedettes dans l'esprit de la plupart des gens pour reconnaître cette différence.

Complicité entre vedettes et téléspectateurs

La télévision entre autres média a très largement contribué à ouvrir aux vedettes les portes de notre monde personnel. Par la télévision, il s'établit entre elles et nous un climat d'intimité, voire de complicité. Elles peuvent à un moment ou l'autre de la journée pénétrer dans la vie privée des gens, leur parler sous le mode de la confiance, devenir des familiers des téléspectateurs qui se les approprient. A force de s'imposer, elles sont adoptées par les familles. Elles en deviennent des êtres précieux, nécessaires parfois, allant même jusqu'à remplacer dans la vie affective les absents. On sait, par exemple, combien le retour inopiné d'un parent ou d'un ami ne

parvient pas toujours à détourner complètement notre attention du petit écran.

Cette complicité qui se crée entre les comédiens et les téléspectateurs trouve d'ailleurs son expression la plus nette dans les émissions qui calquent la famille québécoise. Je note, en passant, l'utilisation qui est faite des couples de comédiens. Mariés dans la vie privée, ils se retrouvent partenaires sur la scène. Ils composent des *ménages* qui donnent l'illusion d'une vie personnelle partagée, offerte aux regards de tous (**Quelle famille**, avec Jean Lajeunesse et Jeannette Bertrand, par exemple).

C'est bien ainsi, d'ailleurs, que les téléspectateurs l'entendent. Les journaux hebdomadaires vivent du récit de leur vie. On suit leur carrière pas à pas. Les comédiens nous y font des révélations, nous parlent comme à des amis familiers, comme à un membre de la famille. Ce climat d'intimité et de bonne entente, cette pénétration quotidienne et familière dans les familles, ont permis aux gens de s'identifier aux *artistes* du petit écran, ou tout simplement de se reconnaître en eux. Ceux-ci deviennent peu à peu les représentants de personnages qui figurent dans la constellation familiale. C'est pourquoi les scènes érotiques qui nous les présentent au cinéma peuvent revêtir une dimension érotique particulière.

Il est vrai que les premières vedettes du cinéma érotique québécois n'avaient pas encore leurs entrées à la télévision lorsqu'elles se sont offertes à la curiosité des gens. Inconnues au point de départ, elles ont conquis leur popularité par le truchement du cinéma. Elles échappaient donc, par conséquent, à cette *appropriation* par les familles.

Une généralisation légitime

Avons-nous alors le droit d'accorder à une comédienne encore obscure le même pouvoir d'invocation que l'on peut déceler chez une autre très populaire? Je ne vois, pour ma part, aucune difficulté à le faire. S'il s'agit bien d'une généralisation, celle-ci ne me paraît pas gratuite, ni arbitraire.

Car elle s'appuie, se fonde même sur un processus psychique identique intervenant dans notre appréhension de la réalité.

Nous savons que l'esprit humain a tendance à revêtir une personne des caractères qui appartiennent au groupe social dont elle fait partie. Nous percevons d'emblée des ensembles avant d'en distinguer les éléments constitutifs. Nous parlons des jeunes, des artistes, etc. Le comportement individuel est souvent réduit, assimilé à des catégories générales. Par contre, me semble-t-il, le groupe social transmet plus ou moins à chacun de ses membres les attributs, les pouvoirs qu'il détient en tant que groupe.

Le fonctionnement de notre appareil psychique utilise aussi un autre mécanisme qui consiste à déplacer le long d'une chaîne de représentations, ou d'images, les propriétés qui appartiennent plus spécifiquement à l'un des maillons de cette chaîne. La psychanalyse nous montre que ces représentations substitutives peuvent recevoir, du fait de ce déplacement, la signification que détenait le maillon original. Si ce mode de fonctionnement caractérise avant tout l'inconscient et se trahit principalement dans les formations psychopathologiques, il n'en demeure pas moins vrai qu'il trouve aussi son champ d'élection dans la sphère de l'affectivité, dans la sexualité. A cause, précisément, des liens privilégiés qu'entretiennent ces domaines avec le refoulement infantile.

Pouvons-nous dire que de tels déplacements (et de telles généralisations) s'effectuent en ce qui regarde les comédiens? Indépendamment du fait qu'il n'y a aucune raison pour que ceux-ci échappent à la règle, je vois dans l'attitude des gens à leur égard le signe de déplacements marqués. La place que les vedettes détiennent dans notre société, l'intérêt et la curiosité particulière dont elles sont l'objet, etc., supposent qu'elles sont devenues des substituts de personnes qui sont affectées, dans la vie intérieure, d'une forte charge affective. Je pense aux parents, en particulier. Il y aurait donc là un déplacement de l'intérêt qui glisserait des parents aux comédiens. Ce déplacement pouvant s'étendre d'un

comédien à l'autre d'autant plus facilement que nous avons affaire à des substituts. Il importe peu qu'une comédienne très obscure ait eu le temps de drainer directement vers elle des sentiments, susciter des attitudes qui ont pu s'adresser auparavant aux parents. Sa simple appartenance au groupe social des vedettes rend possible de tels investissements d'affects.

Une réaction de type infantile

Est-ce à dire que les conduites sexuelles qui sont reproduites sur les écrans peuvent éveiller en nous le vague sentiment d'un déjà vu? Apportent-elles la satisfaction déguisée d'un ancien désir de voir... ce qui se passe dans la chambre des parents? J'ignore si ces conduites à l'écran activent en nous les traces refoulées de scènes semblables. Mais je crois pouvoir dire que les comédiens se permettent sur les écrans, ou s'approprient — le mot ne me paraît pas trop fort — des activités sexuelles qui relèvent encore pour nous, en partie du moins, du domaine de l'interdit. Et en ce sens, nous sommes placés vis-à-vis d'eux dans la position des enfants vis-à-vis de leurs parents.

Dans notre société, les comédiens ont le statut de personnes marginales, il est vrai. Et ce statut leur permet sans doute de s'exhiber sans risque sur les écrans. Car la collectivité québécoise s'est montrée la plupart du temps complaisante à leur égard. Elle leur a permis des conduites qu'elle considèrerait comme défendues et scandaleuses pour elle-même. Je pense, en particulier, aux divorces, aux liaisons libres ou extramaritales, aux déviations sexuelles, etc. Devons-nous relier simplement cette complaisance au fait que les comédiens, en tant que personnes marginales, permettent moins aux gens de sentir leur propre système de valeurs remis en question, ou ouvertement transgressé? Cette explication irait à l'encontre de la place qui est donnée aux vedettes dans l'intimité de chacun. Il s'agirait plutôt d'une réaction de type infantile vis-à-vis de la loi et des parents qui l'incarnent. Certaines activités — et prioritairement la sexualité — sont réservées aux parents seuls. Mais à

la différence de ceux-ci, les vedettes des films érotiques exhibent leur comportement sexuel. Et je me demande si ce montré a un retentissement, une portée particulière dans l'esprit des spectateurs. Je serais porté à croire que pour eux ces vedettes témoignent du fait qu'on peut être à la fois *bonne mère* et *putain*. Je ne crois pas, d'autre part, que cette forme de témoignage soit possible avec les films érotiques de production étrangère. Dans notre milieu le montré sexuel au cinéma a d'abord été le fait de personnes extrinsèques à notre moi collectif. La symbolique sexuelle alors favorisée se rattache surtout au voyeurisme et à l'auto-érotisme masturbatoire. En ce sens, le plaisir de *voir faire* meurt sur place sans engendrer la recherche du plaisir de *faire comme*. C'est-à-dire que ces films mettent en jeu des pulsions sexuelles qui ne convergent pas dans une conduite hétérosexuelle expressive de la personne totale. C'est moins la personne sexuée qui y trouve son compte que le sexe de la personne. Sexualité de décharge qui cherche avant tout à s'annihiler.

L'avènement d'un cinéma érotique typiquement québécois me paraît plus positif en ce sens qu'il montre à l'oeuvre des gens à qui l'on peut s'identifier avec plus de facilité. Si, dans un premier moment, ce qu'ils osent montrer et faire sur l'écran participe encore du défendu — ou du privilège que l'on ne saurait encore s'arroger — l'investissement positif dont sont revêtues par ailleurs ces personnes crée subséquemment la possibilité d'une appropriation acceptée, intégrée des conduites sexuelles.

Mais cette appropriation existe-t-elle vraiment à l'heure actuelle? Je me permets d'en douter.

La révolution sexuelle reste à faire

La vague des films érotiques québécois et leur succès, les photographies de nus reproduites à la première page des journaux populaires, les panneaux-réclames dans Montréal qui proposent aux photographes des modèles féminins, les annonces dans un quotidien de Montréal avisant les messieurs intéressés que des jeunes

montrer

filles charmantes les attendent à tel endroit, etc. m'ont laissé croire que la révolution tranquille se doublait d'une révolution sexuelle. Tous ces indices, que j'appelle le montré sexuel, m'ont fait supposer une déculpabilisation de la sexualité. Ce que l'on avait toujours caché, refusé de reconnaître ouvertement, apparaissait au grand jour. Alors je me suis demandé si cette *libéralisation* traduisait un changement en profondeur, si cette ouverture au niveau du collectif reflétait une permissivité semblable au niveau individuel. S'il n'y avait pas plutôt une plus grande acceptation collective du sexuel sans que celle-ci donne véritablement suite à une liberté toute intérieure cette fois. Je veux dire par là que certaines inhibitions ont pu être levées en ce qui concerne des activités de groupe (voir ensemble des films érotiques, par exemple) ou des conduites qui deviennent le fait d'un ensemble considérable de gens. Il s'agit d'un *faire comme* qui trouve sa déculpabilisation dans le partage avec autrui, dans le sentiment de ne pas être le seul à présenter de tels comportements. Alors que cette plus grande permissivité se retrouve beaucoup plus difficilement dans sa vie privée, personnelle.

Or il semble qu'une telle transformation sur le plan individuel ne s'est pas encore faite. Une enquête toute récente faite par des collègues de la Section de Sexologie de l'U.Q.A.M., ne permet pas de démontrer qu'il y a eu, chez les jeunes de 19 à 22 ans, une modification appréciable des attitudes traditionnelles concernant la sexualité. Est-il permis de croire que les plus jeunes, ou les générations précédentes ont connu une évolution plus significative en ce domaine? Je suis pour ma part porté à répondre par la négative, sauf en ce qui regarde les adolescents, peut-être. D'ailleurs, il faudrait prendre garde de ne pas confondre l'actualisation d'une conduite sexuelle, sa performance, avec la signification qu'elle revêt pour celui qui la pose. La transgression d'un tabou implique toujours, par exemple, l'affirmation de ce tabou. Avant de pouvoir affirmer que la sexualité n'est plus tabou au Québec, il faudrait que celle-ci se présente comme valeur d'emblée positive, création de l'être humain.

Or, il semble que ce n'est pas encore le cas. Le montré sexuel contient toujours un caché trouble. La dimension collective manifeste du sexuel ne repose pas en fait sur une affirmation totale de la personne comme être sexué. Le montré révèle un sexuel universel, ou encore, celui des autres, insignifiant par rapport à chacun de nous. En ce sens, la *révolution sexuelle* reste à faire.

Dire que le montré sexuel est de l'ordre du collectif ne signifie pas pour autant une absence totale d'une démarche plus individuelle. Car il y a quand même dans tout ceci une affirmation claire de l'intérêt que l'on porte, en tant qu'individu, à la sexualité. Des centaines d'étudiants sont inscrits au module de sexologie de l'U.Q.A.M.; des réunions de parents ou de familles abordent le thème de la sexualité; des gens consultent plus nombreux qu'avant, pour insatisfaction sexuelle, etc. Il y a dans tout ceci un désir de connaissance, de dépassement et de réalisation. Quant à ce montré sexuel plus provocant, collectif, il me semble relever d'une sorte de défoulement, mais aussi de la mince satisfaction de **voir faire** ce qu'il nous est impossible de réaliser soi-même, sans contraintes intérieures.

Fusion de la tendresse et du sensuel

Le cinéma érotique québécois contient peut-être quelque chose de plus: la possibilité d'un dépassement dont le résultat se trouverait dans la fusion de la tendresse et du sensuel. La femme, celle que l'on aime et que l'on respecte, ne reçoit pas encore l'expression de notre désir sexuel. Nous utilisons avec elle un vocabulaire épuré, abstrait, qui estompe le charnel, le corps à corps de l'acte sexuel. Nous sommes peut-être encore portés à rabaisser celle qui se donne à l'homme par pur plaisir. La femme qui jouit, qui *aime-ça* a longtemps été considérée comme une putain. C'est pourquoi le groupement féministe, à mon avis, se trompe en exigeant pour la femme la liberté sexuelle qui serait l'attrayant et exclusif privilège du mâle. Il ne tient pas compte du fait culturel que cette liberté octroyée ravalerait les

femmes, aux yeux de l'homme, dans la catégorie des objets.

Il viserait plus juste s'il sensibilisait l'homme à **aimer** la femme de son désir sexuel, et à **désirer** la femme de son amour. Ce qui n'est pas facile pour celui qui a été enfant et qui a durement appris que son premier objet de tendresse ne pouvait être élu objet de son désir. C'est cette difficulté qui l'a amené à préserver, en partie, intacte de toute sexualité, l'image de la femme respectueuse, digne, source de vie. C'est ce qui l'a conduit aussi, en conséquence, à concevoir **la femme de son désir sexuel** comme *la femme-objet-de-plaisir-cochon*, femme qu'il ne respecte pas vraiment.

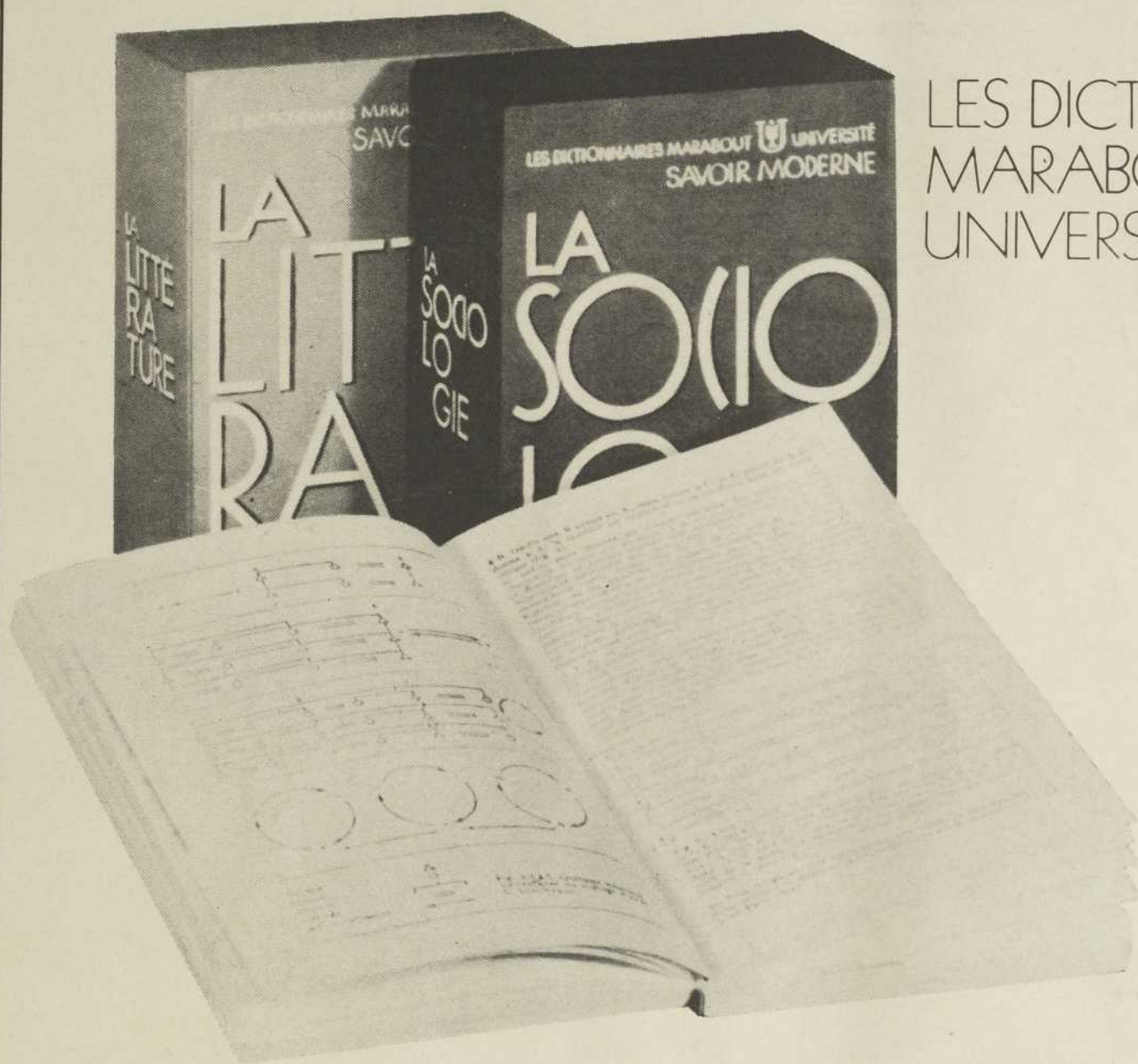
Or, le cinéma érotique québécois vient en quelque sorte bousculer ces données. Il fait intervenir des vedettes qui sont par ailleurs investies de sentiments positifs, valorisants. Qui sont à la fois étrangères et familières, secrètes et intimes. Qui peuvent devenir des substituts parentaux. Mais qui, en même temps, exhibent des comportements où le plaisir sexuel a sa place. Et qui, en plus, peuvent être des objets de convoitise, d'excitations. Cette situation ambiguë, trouble, favorise-t-elle une évolution sexuelle en profondeur qui exige que: . . . *pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la soeur*(2)?

Je ne saurais répondre à cette question. Du moins peut-on le souhaiter.

(1) Signalons rapidement: L'INITIATION, APRES-SKI, LES MALES, etc.

(2) Freud, *Sur le plan général des abaissements de la vie amoureuse*, traduction française in *La vie sexuelle*, P.U.F., p. 61.

POUR LA PREMIERE FOIS EN "POCHE" TOUT LE SAVOIR MODERNE



LES DICTIONNAIRES
MARABOUT
UNIVERSITÉ

- **Un outil efficace :** La conception des dictionnaires Marabout Université en fait un merveilleux instrument de culture pour tous et une aide précieuse pour l'étudiant. Chaque titre comporte des centaines de définitions très complètes, des notes bibliographiques, des illustrations et des graphiques, ainsi qu'une dizaine d'articles essentiels, véritables études

exhaustives placées dans l'ordre alphabétique.

- **Une documentation à jour :** L'ensemble de la série couvrira tous les aspects actuels de la science et de la pensée.

- **Une équipe de poids :** Chaque étude est réalisée par des savants, des chercheurs et des spécialistes de renom international.



marabout

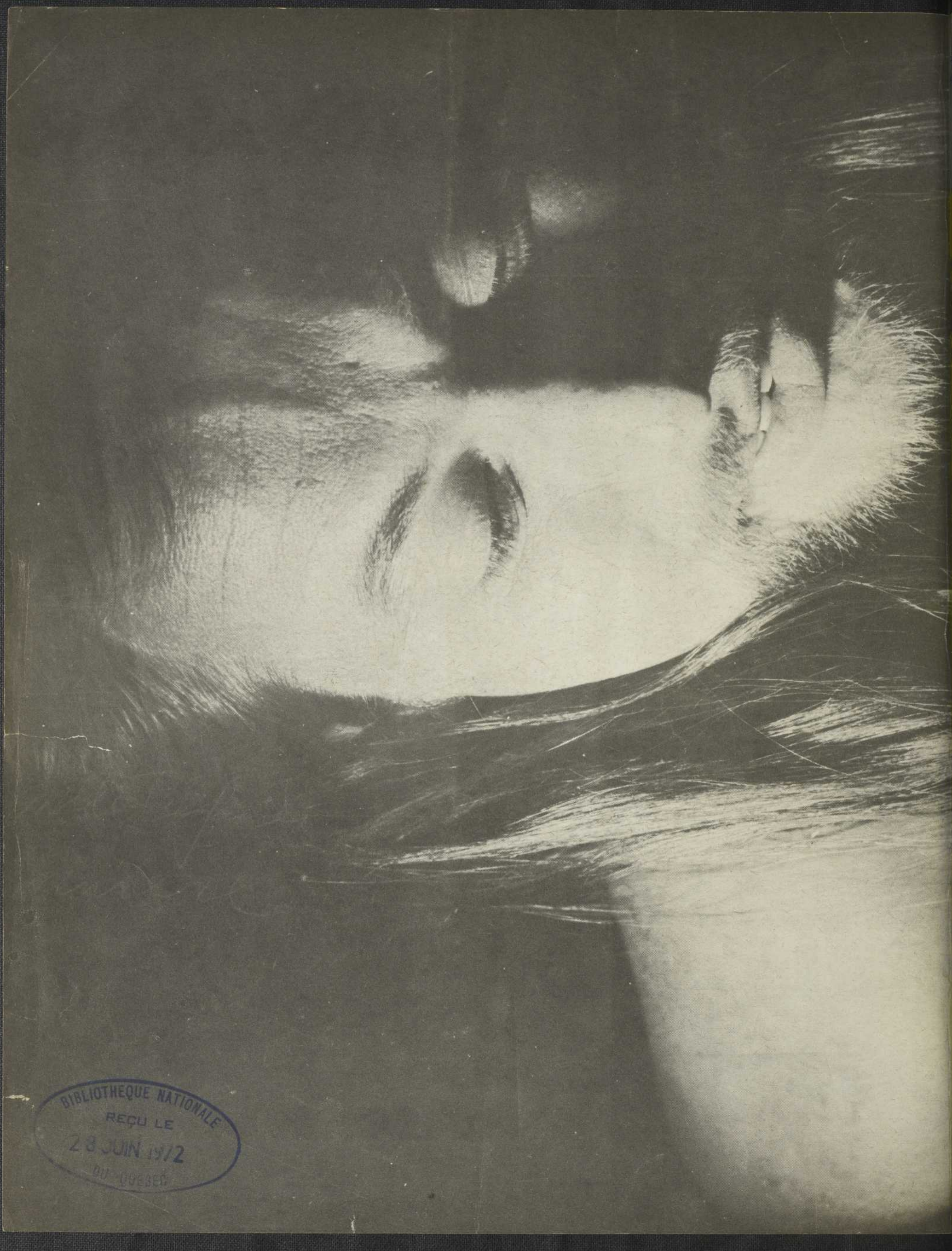
EN VENTE PARTOUT A PRIX POPULAIRES

- **19 titres de 3 volumes chacun (sous étui) :**

la philosophie	la communication	la pédagogie
la sociologie	l'histoire 1	la géographie
la biologie 1	l'histoire 2	l'esthétique
la biologie 2	l'anthropologie	le langage
la littérature	les mathématiques	l'astronomie
la physique	les religions	la technologie

gratuit ! Sur simple demande à l'adresse ci-dessous vous recevrez régulièrement le Magazine-catalogue général illustré en couleurs.

KASAN Ltée-226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P.Q.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE
RECU LE
23 JUIN 1972
DU QUEBEC